

L'aliénation linguistique

Chroniques

Par Bernard GENSAINE

Octobre 2010

Préface

Dans une lettre à son professeur Georges Izambard, Rimbaud prévenait: « C'est faux de dire : je pense. On devrait dire : on me pense. » Le poète en herbe avait eu l'intuition de l'aliénation par décentrement du sujet. Il signifiait non seulement que tout passe par le langage, mais que tout est dans le langage. Les mots ne nous appartiennent pas parce que nous leur appartenons. On peut d'ailleurs se demander si le « big bang » de l'acte de création n'est pas cet instant mystérieux où le dit peut disjoncter du pensé parce que l'énonciateur ne souhaite plus que la pensée puisse être identifiée à son moi. Mais ceci est une autre histoire.

Langage : fonction d'expression de la pensée et de communication entre les êtres humains, au moyen de signes vocaux, et parfois de signes graphiques qui constituent une langue.

Langue : système d'expression commun à un groupe social.

Ce n'est pas rien, le langage. Il n'y a pas *d'homo sapiens* sans *homo loquens*. Les êtres humains sont nés dans la langue, par la langue. Néandertal ayant disparu de la surface du globe il y a plus de 30000 ans, nous ne saurons vraisemblablement jamais ce qu'il en fut de l'*Homo erectus*, de l'*Homo habilis*, de Toumaï et de sa petite sœur Lucy. Parce qu'il était *loquens*, le *sapiens* a pu développer des relations sociales complexes, des apprentissages, des outils, un système cognitif et une pensée abstraite, l'idéation, la transformation de l'expérience en concepts. Le langage a constitué l'être humain, mais surtout ce qu'on a appelé son « plus grand cerveau », condition *sine qua non* de l'humanisation, de la mise en rapport avec autrui, de tous les processus sociaux. Il peut y avoir dans l'être humain, dès l'origine, un pouvoir cérébral inné (trop privilégié par Chomsky, mais le débat n'est pas simple), ce pouvoir n'existe et ne se développe que par la culture grâce au langage. Pour l'individu, la langue, la culture, la société sont à la fois données et apprises. En découvrant que les choses ont un nom, qu'il a lui-même un nom, l'enfant prend conscience de son rapport au monde, de l'existence, de la réalité de son milieu social.

Au commencement fut donc le verbe.

Que peut-il nous arriver sans ce verbe, ou avec un verbe déficient ? Nos rapports avec autrui en pâtissent, nous sommes limités dans notre pensée, comme un tout jeune enfant, un sourd-muet non rééduqué, un aphasique. Un enfant du placard, un enfant élevé par des loups en restera à une pensée déshumanisée. Un enfant sourd rééduqué trop tard pourra garder une pensée déficiente, un peu comme – n'ayons pas peur de le dire – tous ces gamins scandinaves qui ne regardent à la télévision que des films en anglais sous-titrés dans des langues dont ils ne connaissent pas l'écrit.

« Quelles que soient les pensées qui viennent à l'esprit de l'homme, elles ne peuvent naître et exister que sur la base du matériau de la langue » (Paul Chauchard). En d'autres termes, il n'y a pas de pensées nues, neutres, universelles, libérées des contingences du langage. La pensée est à la source du langage. En rabaissant Boileau, on dira tout simplement que ce qui se conçoit s'énonce, ou encore que la pensée se fait dans et par le langage.

Émile Benveniste disait (dans *Problèmes de linguistique générale*) que le langage *re-produit* la réalité : « Celui qui parle fait renaître par son discours l'événement et son expérience de l'événement. [...] la situation inhérente à l'exercice du langage qui est celle de l'échange et du dialogue, confère à l'acte de discours une fonction double : pour le locuteur, il représente la réalité ; pour l'auditeur, il recrée cette réalité. Cela fait du langage l'instrument même de la communication intersubjective. »

Il reste environ 5000 langues sur notre planète, la majorité ne possédant pas de système écrit, ce qui ne les empêche pas de vivre. 2500 de ces idiomes sont menacés à court terme. Selon certains linguistes, comme Merritt Ruhlen, il a pu exister une *ur-langue*, une langue

commune à l'humanité naissante puisque le genre humain, celui de l'*homo sapiens*, était à l'origine constitué d'êtres identiques. C'est un peu ce qui se passe à Bruxelles, au sein de l'Union européenne. Les eurocrates se ressemblent furieusement, pensent de la même manière, au moyen d'une langue dont on dira, pour simplifier, qu'il s'agit de l'anglais. Il en va de même des banquiers, des financiers, des informaticiens, des voyageurs, des universitaires qui utilisent Power Point. Si la langue anglaise jouit de ce statut, ce n'est pas parce qu'elle est « pratique », « facile ». Orwell disait que parce que l'anglais semblait facile au premier abord, il était facile de la mal parler. Non, il se trouve que, depuis 1945, l'anglais ou, plus exactement, le *sabir* atlantique repéré par Étienne il y a plus de cinquante ans, est la langue du dollar, de la CIA, de l'aéronautique mais aussi de l'industrie de l'armement, des accords culturels et économiques Blum-Byrnes (une semaine par mois de films français, trois semaines de films étatsuniens), de MTV, de CNN, du sport professionnel etc.

Pour penser dans l'idiome dominant, même si on ne le parle pas, il faut se décentrer, accepter plus ou moins consciemment d'être pensé par l'Autre. Donc ne plus penser par soi-même, utiliser les mots et les concepts de l'Autre, dans sa langue, comme dans la nôtre.

Aujourd'hui, l'anglais est donc pourvoyeur. Il fut, à une certaine époque, gros emprunteur. S'il possède aujourd'hui un énorme vocabulaire proche de celui du français, c'est parce que le moyen anglais a emprunté 10000 mots à l'ancien français, postérieurement à la conquête de l'Angleterre par Guillaume le Conquérant. Des mots concrets (*beef, sheep, table*) ou abstraits (*religion, beauty, nature*). Les emprunts sont à présent limités à certaines expressions un peu pédantes et obsolètes (*carte blanche, noblesse oblige*), au luxe (*cuisine*, pour grande cuisine), à la politique (*military coup* pour coup d'État militaire), aux plaisirs défendus (une *petite* est une très jeune fille facile).

Je dois le titre de cette rubrique au livre qu'Henri Gobard, un de mes professeurs à l'Université d'Amiens, publia en 1976 chez Flammarion, avec une préface de Gilles Deleuze. Gobard était un homme plutôt de droite, mais que l'impérialisme linguistique et ses conséquences sur la culture de masse dans notre pays horrifiaient. Aucune paranoïa chez lui : en 1961, le British Council (qui a pu, ici ou là, servir de couverture au Secret Intelligent Service) organisait à Cambridge une conférence anglo-étatsunienne sur l'enseignement de l'anglais dans le monde. À cette réunion participaient des représentants de l'United States Information Agency, des Corps de la paix (Peace Corps), du Colonial Office britannique. Il y fut réaffirmé, pour le grand public, que l'enseignement de l'anglais devait se conformer aux besoins des pays hôtes. En interne, il y fut décidé que l'anglais avait vocation à devenir « la langue dominante remplaçant les autres langues et leurs visions du monde : chronologiquement, la langue maternelle [serait] étudiée la première, mais l'anglais est la langue qui par la vertu de son emploi et de ses fonctions [deviendrait] la langue fondamentale. »

Bernard Gensane
octobre 2010

<http://blogbernardgensane.blogs.nouvelobs.com>

INDEX

L'aliénation linguistique (1)	5
L'aliénation linguistique (2)	7
L'aliénation linguistique (3)	8
L'aliénation linguistique (4)	9
L'aliénation linguistique (5)	10
L'aliénation linguistique (6)	12
L'aliénation linguistique (7).....	15
L'aliénation linguistique (8)	17
L'aliénation linguistique (9)	19
L'aliénation linguistique (10)	21
L'aliénation linguistique (11)	23
L'aliénation linguistique (12).....	25
L'aliénation linguistique (13).....	28
L'aliénation linguistique (14).....	29
L'aliénation linguistique (15).....	33
L'aliénation linguistique (16).....	36

L'aliénation linguistique (1)

Dire « week-end », « datcha » ou « minestrone » ne relève pas de l'aliénation linguistique car le locuteur sait qu'il utilise des termes empruntés à des langues étrangères. L'aliénation linguistique commence lorsqu'on parle inconsciemment une langue étrangère dans sa propre langue. Si je dis : « j'ai travaillé *sur* une ferme cet été », je parle anglais. Imaginons Brel chantant :

Sur le port d'Amsterdam
Y'a des marins qui chantent

Et Verlaine se lamentant :

Il pleure *sur* mon cœur
Comme il pleut sur la ville

« Il pleut à Paris » n'a pas le même sens que « Il pleut sur Paris ».

Autre exemple : Si je dis : « À la FNAC, il y a un espace *dédié* à l'informatique », je parle anglais. Je calque le verbe anglais « to dedicate » qui signifie à la fois (l'anglais est ici moins précis que le français) dédier et consacrer (« to dedicate one's life to politics » signifiant « consacrer sa vie à la politique »). Et quand je dis : « Allez *sur* Internet, vous y trouverez un espace *dédié* », je ne parle plus aucune langue, je suis dans le néant linguistique, le sabir intégral.

L'aliénation linguistique peut, a priori, concerner toutes les langues. J'écris ces lignes au lendemain d'un non-événement que le monde entier nous envie : l'annulation du match PSG-OM, rencontre que les médias nous ont présenté comme *le* « classico ». Ceux qui auraient osé parler d'un « classique » eussent été des ploucs, tout comme ceux qui parleraient du marché des joueurs professionnels et non du *mercato* (emprunter ce terme à l'italien éloigne de l'image du marché aux esclaves ou aux bestiaux mais établit bien néanmoins qu'il s'agit bien d'un marché : ce qui est dit est dit). On s'en doute, la cause de l'aliénation se retrouve massivement dans l'anglo-américain, pas la langue de Shakespeare ou de Henry James, mais la langue du dollar, du baron Seillière, de Wall Street, de la CIA.

Lorsqu'on parle dans une autre langue à l'insu de son plein gré, on pense dans une autre langue. Orwell (qui connaissait sept langues) avançait même que penser dans une autre langue revenait à mal penser, techniquement, bien sûr, mais aussi moralement.

L'une des thèses d'Henri Gobard est qu'en amont de l'aliénation linguistique il y a le renversement qui s'est opéré depuis un demi-siècle environ lorsque l'économie a d'abord pris le pas sur la politique, puis l'a complètement déterminée. Cette subordination du politique à l'argent a débouché sur l'aliénation de la culture, donc de la langue qui n'est plus un espace de communication, d'échanges, de vibrations mais un facteur de conditionnement, une arme de décomposition. Le marché tue la culture, tue la langue après s'en être abreuvé. Deux exemples pour la route et pour en finir provisoirement.

D'abord l'interjection « Woaou ! » Nous sommes ici dans la lallation. Ce surgissement pré-verbal est moins utilisé par les Étatsuniens dans la vie de tous les jours que par les auteurs des séries B de télévision en mal de vocabulaire (comme « O My God ! » traduit bêtement par « Ô Mon Dieu » par les adaptateurs de séries). Je propose au choix : « Ah, la vache ! », « Dingue ! », « Putain ! », « Super ! », « C'est pas vrai ! ». Liste non exhaustive.

Deuxième exemple : « Je l'ai connu deux ou trois ans *en arrière* », voire « *il y a* deux ou trois

ans *en arrière* ». Il se trouve que l'expression anglaise « two or three years ago » a été progressivement supplantée, à l'oral puis à l'écrit, par « two or three years back ». Alors, bien sûr, « je l'ai connu il y a deux ou trois ans » est désormais complètement ringard.

Un correspondant, Alejandro, me fait passer la fort intéressante analyse suivante :

Article qui fait réfléchir sur la langue écrite qui a tendance, je crois, à être la reproduction de la langue parlée, de sa syntaxe et de son rythme.

Mais il y a aussi une influence d'un sabir médiatique, ces phrases entendues en français de phrases prononcées en anglais (principalement) dans le doublage des films et séries TV, passés quotidiennement sur les écrans. Là, il faut s'ajuster au rythme de l'image et rajouter des mots, normalement inutiles en français mais pour « coller » aux mouvements des lèvres en anglais à l'image.

C'est dans ce problème que peut, à mon avis, se situer des formes comme : « Je l'ai connu deux ou trois ans en arrière », le « en arrière » vient fort à propos, meubler l'image qui dit « ago ». Et la répétition de ces artifices, engendre des séductions de modernité et de rythme et aussi d'un style de renforcement qui est presque un pléonasme mais dont le caractère d'insistance correspond à la tendance actuelle à grossir le trait.

Souvenons nous des métissages, par exemple au Nouveau-Brunswick où les acadiens devenus anglais utilisent des formes comme « Je reviens back ». Pour barbare qu'elle puisse paraître à un français de métropole formé à la langue avant les réformes ravageuses des années 70, 80, cette forme « back », par son côté rythmique ajoute au français un renforcement séduisant qui pique, je dirai presque, délicieusement l'attention. D'ailleurs des commentateurs anglophones pourraient, j'en suis persuadé, faire état de contaminations, que dis-je, de fécondations inverses.

Doit-on laisser faire, ou au contraire doit on faire de nouveau rentrer le fleuve dans ses rives ? Est-ce même possible ?

Je crois que nous pourrions nous battre au moins, pour revenir à des bases absentes (j'y suis exposé aussi par le style rythmique et quelque peu jouissif de la frappe au clavier et la hâte qu'elle induit), je parle des capitales en début de phrase et pour les noms propres, de la ponctuation, de l'orthographe et tout simplement de la frustration utile parce que courtoisie pour le lecteur qui s'appelle relecture.

L'aliénation linguistique (2)

Un exemple d'aliénation linguistique que j'affectionne particulièrement : « Les couples mixtes franco-russes étaient pratiquement bannis en RDA » (entendu sur les antennes de France Inter ou France Info).

Voici un bon exemple d'appauvrissement de la langue française par le biais de l'anglais. Cela est dû, bien sûr, au fait qu'une bonne proportion des nouvelles d'agence parviennent à Paris en anglais et que les journalistes ne savent pas, ou ne veulent pas savoir, que « to ban » vient d'un mot du vieil anglais qui signifiait « maudire » et qu'il veut dire aujourd'hui « interdire ». « Bannir » se dit en anglais « to banish ». Les couples mixtes étaient donc pratiquement interdits et non bannis.

« Bannir », en français, c'est « mettre au ban », envoyer hors des limites de la cité. Avec, par conséquent, les mots et expressions « banlieue » (le territoire d'une lieue autour d'une ville, d'où – consciemment ou inconsciemment – l'aspect très péjoratif du générique « les banlieues »), un « four banal » (four villageois communal), « publier des bans » (informer les habitants de la cité de l'annonce d'un mariage), « être en rupture de ban » (enfreindre une interdiction de séjour dans la cité).

Il vaut toujours mieux s'exprimer simplement. « Interdire » est un verbe que tous les francophones connaissent. Mais lorsqu'on pense en anglais et qu'on veut en mettre plein les oreilles à ses auditeurs, on utilise « bannir » à la place d'« interdire » et l'on appauvrit le sémantisme de deux mots français en semant la confusion.

Même problème pour le mot « incident ». En français, il s'agit de quelque chose d'accessoire, de pas très important. En anglais, « incident » peut avoir un sens plus fort : un avion qui s'écrase (pardon qui se « crashe » quand il ne se « scratche » pas – « to scratch » = gratter), cela peut être qualifié en anglais d'« incident ». Tout comme des combats frontaliers qui font 200 morts. Donc, maintenant, en français, on utilise le mot « incident » pour un avion qui laisse tomber par mégarde quelques bombes sur un village afghan.

Il faut donc faire preuve de prudence quand on souhaite s'exprimer dans la langue des maîtres du monde. Ce que n'a pas fait, tout récemment, Pierre Lellouche lors d'un entretien à un journaliste anglais. Lellouche qui voulait faire l'interview en anglais car, selon lui, il parle très bien la langue, a insulté les conservateurs britanniques en les traitant d'« autistes ». Il voulait dire qu'ils étaient « sourds à » certains arguments (en anglais « deaf to »). Le problème est qu'« autistic » en anglais ne s'emploie qu'au sens propre. L'impétueux (et prétentieux) ministre sarkozyste s'est excusé.

Depuis la rédaction de cette note, j'ai entendu, sur France Inter, la phrase suivante : « Le ministre X demande le bannissement de la burqa dans les lieux publics ». Par snobisme et ignorance crasse, ce journaliste dit exactement le contraire de ce qu'il veut dire. Il dit en effet que l'homme politique souhaite que la burqa soit confinée aux lieux publics (7/01/10).

L'aliénation linguistique (3)

Aujourd'hui, le français tel qu'on le parle chez les bobos.

Le terme « bobo » est étatsunien, forcément étatsunien, comme aurait dit Duras. C'est la contraction de « bourgeois bohemian » (bourgeois, en anglais, se disant « bourgeois »), popularisé par le livre d'un journaliste de la côte Est : *Les Bobos au paradis, la nouvelle bourgeoisie* (*Bobos in Paradise, the new Upper Class*). Mais si on voulait se la jouer franchouillard, on pourrait dire qu'en fait l'inventeur de cette expression n'est autre que Maupassant qui, dans *Bel-Ami*, évoque « cette petite bourgeoisie bohème et bon enfant ». Comme pour chaque expression qu'il forgeait, Maupassant n'avait rien laissé au hasard : il n'y a que deux occurrences du mot « bourgeois » dans son texte. D'une manière générale, l'auteur d'*Une vie* était toujours un peu en peine lorsqu'il s'agissait de parler de la bourgeoisie. Il en dépeignait bien des travers, mais prenait son rôle dominant dans la société comme un fait acquis.

Pour ce qui est de David Brooks, l'auteur de *Bobos in Paradise*, il entendait qualifier sous ce vocable cette frange de la société qui avait succédé aux *Yuppies* (*Young Urban Professional*, jeunes citadins membres des professions libérales), tels qu'on a pu les rencontrer sous Reagan et que, par exemple, Oliver Stone a mis en scène dans *Wall Street*.

Le paradoxe avec bobo, c'est que ce terme est peu usité outre-Manche et outre-Atlantique. Son équivalent anglo-américain serait plutôt « hipster », qui désignait dans les années 1940 les Blancs décontractés, calmes, gentils (« cool ») qui faisaient semblant d'adopter le mode de vie, les pratiques socioculturelles des Noirs adeptes de la culture jazz, be-bop. Le modèle « hipster » par excellence étant alors Charlie Parker. Ce vocable s'affadissant et devenant péjoratif dans les années soixante, il fut remplacé par « hippie » avant de retrouver de la vigueur, il y a une dizaine d'années.

Les chroniqueurs de Canal+ parlent bobo. Ils n'ont pas leur pareil (voir les djeuns qui entourent Denisot dans son journal) pour asséner qu'un film est « juste incroyable ». À proprement parler, ce type de notation ne signifie strictement rien. Elle fait se retourner dans sa tombe Louis Prima (« I'm just a Gigolo »), mais ne renseigne pas du tout sur la qualité du film (ou sa nullité), sur son intérêt quant au syntagme et au paradigme, sur le scénario, les acteurs, la mise en scène etc. L'expression nous dit qu'on ne peut pas y croire (et si on y croyait, ça changerait quoi ?), mais « juste ». Si l'appréciation est banale (« *Ben Hur*, c'est juste incroyable »), elle signifie moins que ce qu'elle dit, mais si l'appréciation est fine (« *Accords et désaccords*, c'est juste incroyable »), elle dit moins que ce qu'elle signifie.

Quant à une phrase comme « si vous prenez cette drogue, vous êtes juste un peu morts », elle a du mal à nous faire sortir de l'auberge.

En résumé, le bobo parle vite et mal. Il utilise des expressions qu'on ne peut pas lui retourner : essayez, sur le même registre, de dire le contraire de : « *Ben Hur*, c'est juste incroyable ». Le consensus règne en maître. Nous sommes sauvés.

L'aliénation linguistique (4)

On ne va peut-être pas toujours taper sur les Anglo-américains et sur la manière dont nous nous aliéons par rapport à eux.

Parlons, pour une fois, des Africains.

Soit une petite fille de huit ans, née à Neuilly et résidant dans cette ville de rêve. Vous allez l'entendre dire, fort naturellement, "Ma poupée , elle est trop belle", ou encore, "Cette glace à la vanille, elle est trop bonne". Ce qu'elle veut dire, c'est que cette poupée est TRÈS belle ou que sa glace est TRÈS bonne.

Cette enfant n'a aucun contact avec aucun Arabe, aucun Africain noir. Et pourtant, elle leur doit cette inexactitude. Ces deux vocables n'ont, à l'origine, pas grand-chose à voir. Trop vient de *throp*, qui, au XIe siècle, signifiait amoncellement. Très vient du latin *trans* (au-delà). Il n'a été doté d'un sens intensif qu'à la Renaissance.

Il existe en Afrique de l'Ouest une langue véhiculaire (langue seconde parlée couramment) qui s'appelle le dioula (environ 20 millions de locuteurs). Cette langue ne fait pas la distinction entre très et trop. Elle utilise dans les deux cas le mot caman (prononcez tiaman). La confusion très/trop a d'abord concerné ce qu'on appelle désormais les « quartiers » avant de se répandre dans toute la société.

Si la petite habitante de Neuilly est vraiment sous influence, elle ira jusqu'à dire que sa glace est « trop bonne, même » (caman dè).

L'aliénation linguistique (5)

S'il fallait singulariser notre époque par rapport à celles qui ont immédiatement précédé, je dirais qu'elle s'est caractérisée, depuis une quarantaine d'années, par un développement prodigieux des communications de toutes sortes. Parmi elles, les langues servent, comme elles l'ont toujours fait, à rapprocher les hommes. Mais toutes les langues n'ont pas le même statut, la même force, la même autorité au sein de la communauté humaine. Certaines langues sont plus égales que d'autres. L'islandais, parlé par un peu plus de 300000 personnes, est reconnu aux Nations Unies comme la langue d'un peuple et d'une nation. Mais pas le haoussa qui compte plus de 50 millions de locuteurs. Et parmi les langues privilégiées, il en est une qui domine toutes les autres : l'anglais, ou plus exactement l'anglais qu'utilisent des centaines de millions d'individus de par le monde, en tant que langue seconde presque exclusivement générée par la classe dirigeante étatsunienne. Cet anglais n'est pas à proprement parler une langue en soi, mais une langue d'appoint, ce que René Étiemble avait appelé dès les années soixante un *sabir* (de l'espagnol *Saber*, savoir), autrement dit une mixture linguistique proposant quelques règles grammaticales simples et un vocabulaire restreint, un système fonctionnel, pratique, couvrant des besoins de communication limités. Le créole, en revanche, est une langue maternelle complexe. Quant au pidgin (mot chinois qui vient de la déformation de l'anglais *business*, comme un fait exprès...) c'est un système linguistique composite puisque le vocabulaire est anglais et la grammaire chinoise.

Ce *sabir*, imposé bon gré mal gré au monde entier, est en effet d'autant plus pauvre que, outil exclusivement pratique, il est axé sur des fonctions de communication très particulières comme les sciences, les échanges monétaires, le tourisme, l'informatique, les médias. Or, dans une langue, ce n'est pas tant la langue qui importe que la communication dont la langue n'est que le moyen. Ainsi, dans une langue véhiculaire – et le *sabir* anglo-américain en est une à sa manière – c'est la fonction véhiculaire qui prime en ce qu'elle est une fonction sociopolitique, à la fois l'expression d'un besoin et la réponse à ce besoin. La fonction véhiculaire se constitue sur le terrain, au cours des âges, tandis que les langues nationales procèdent du droit, de la décision politique : on ne nomme pas telle ou telle langue véhiculaire par décret alors que c'est possible pour une langue nationale. Voir l'exemple du français, avec l'ordonnance de Villers-Cotterêts. En Angleterre, à la même époque, celle de la Renaissance, l'aristocratie décide de parler et d'écrire en anglais, après avoir longtemps parlé un certain français de l'époque, et écrit en latin. C'est pourquoi il existe dans le vocabulaire anglais des doublons tels que *ox* et *beef*, *sheep* et *mutton*, *calf* et *veal* (*Thatcher* et *Blair* ?). Deux exemples, pour aujourd'hui, d'aliénation linguistique : un « mauvais » et un « bon ». J'appelle « mauvais » ce qui contribue à l'affaiblissement, à l'appauvrissement de la langue de départ. Est bon ce qui enrichit cette langue de départ.

En français journalistique, on entend quasiment tous les jours parler d'attaques. Dans les faits, il s'agit d'attentats. En français « normal », ces deux termes ne sont pas synonymes. Ils n'ont pas la même origine : attaque vient de l'italien *attacare* qui signifie assaillir par la violence. Attentat vient du latin *attemptarer*, entreprendre quelque chose contre quelqu'un. Le substantif anglais *attack* signifie attaque, et aussi attentat, c'est-à-dire, une attaque contre la vie de quelqu'un. Donc, en disant en français « attaque » pour « attentat », on parle et on pense anglais en français, et, à terme, on fait disparaître un vocable de la langue.

J'aime beaucoup l'expression anglaise *in the middle of nowhere*. Elle veut bien dire ce qu'elle veut dire et elle est délicieusement absurde : comment pourrait-il y avoir un « milieu » à « nulle part » ? L'équivalent français n'est pas mal non plus : « dans un trou perdu ». Le français est tout aussi absurde : comment un trou peut-il être perdu ? Quand j'étais gosse, on disait, plus trivialement : « Pétaouchnoque (de « schnock », idiot ?) ou Trifouillis-les-Oies », avec l'idée que c'était nul et à perpette. Nos amis belges affectionnent (j'adore) Foufnie-les-Berdouilles ; les Québécois Saint-Creux-des-Bas-fonds. « Au milieu de nulle part » est

vraiment une très bonne expression. Le petit problème c'est qu'elle fait de l'ombre à quantité d'autres expressions francophones. De l'ombre comme celle de Tataouine (du nom d'un bain en Tunisie).

L'aliénation linguistique (6)

Depuis Étienne, donc depuis les années soixante, on désigne l'ensemble des phénomènes de contact entre le français et le sabir « anglo-américain » sous le nom de « franglais ». Le quatrième de couverture de son livre *Parlez-vous franglais ?* exposait sa thèse de la manière suivante :

« Les Français passent pour cocardiers ; je ne le crois pas indignes de leur légende. Comment alors se fait-il qu'en moins de vingt ans (1945-1963) ils aient saboté avec entêtement et soient aujourd'hui sur le point de ruiner ce qui reste leur meilleur titre à la prétention qu'ils affichent : le Français. Hier encore langue universelle de l'homme blanc cultivé, le Français de nos concitoyens n'est plus qu'un sabir, honteux de son illustre passé. Pourquoi parlons-nous franglais ? Tout le monde est coupable : la presse et les Marie-Chantal [personnage de jeune femme snob inventé par le danseur mondain Jacques Chazot dans les années cinquante], la radio et l'armée, le gouvernement et la publicité, la grande politique et les intérêts les plus vils. Pouvons-nous guérir de cette épidémie ? Si le ridicule tuait encore, je dirais oui. Mais il faudra d'autres recours, d'autres secours. Faute de quoi, nos cocardiers auront belle mine : mine de cocardiers, l'œil au beurre noir, tuméfiés, groggy, comme disent nos franglaisants, K.O. Alors, moi, je refuse de dire O.K. »

Ces phénomènes sont complexes et l'on ne saurait les réduire à une simple invasion du français par des termes anglais. Un terme franglais a sa propre vie à l'intérieur du français. Il occupe un territoire sémantique qui n'est pas forcément identique à celui occupé dans la langue d'origine, et il provoque une altération du système français. Par exemple les substantifs *parking* ou *smoking*, qui n'existent pas en anglais. Une autre acception du terme « franglais » sera l'utilisation dans l'univers sémiotique français de termes anglais adaptés selon un système français. Exemples : *Quiz Desperate Houswives*. *Les connaissez-vous vraiment ?* ou les salons de coiffure *Planète Hair* ou *Tiff Annie*.

On ne saurait sous-estimer l'importance profonde du sabir dans les secteurs modernes et dynamiques de la société française. Depuis au moins quarante ans, des entreprises privées françaises, installées sur le sol français, utilisent l'anglais comme langue de communication interne. Des séminaires d'entreprise tenus en France avec des participants en majorité français se déroulent en anglais. Des colloques universitaires de grammaire ou de linguistique française peuvent se tenir en France dans un anglais approximatif, mais audible, pense-t-on, par la communauté scientifique internationale. Cela dit, si la France a réagi à la pénétration du sabir avec plus de vigueur que d'autres pays, c'est parce qu'elle n'a pas « admis » que la connaissance de l'anglais était instrumentale.

Dans les faits, apprendre une langue c'est s'intégrer, ce n'est pas simplement posséder un outil neutre. Un bon exemple de cette intégration, du mimétisme obligatoire serait le titre d'un manuel bien connu : *Imagine You're English*. Paradoxalement, les Anglais d'Angleterre sont peut-être moins américanisés, dans ce domaine, que les Français. Lorsqu'un Anglais regarde un feuilleton américain en version originale, il perçoit peu ou prou ce qu'un Français ressent à l'écoute d'un Québécois : il comprend, mais il sait qu'il a affaire à une autre langue, plus exactement à un patois. Lorsqu'un Français regarde *24 heures*, doublé par des voix familières, il ne peut que très difficilement avoir conscience de l'étrangeté du produit d'origine. Une solution moyenne est celle des pays d'Europe du Nord qui présentent la plupart des feuilletons nord-américains en version originale sous-titrée. Mais qu'en retiennent les enfants ?

Aujourd'hui, deux petits exemples qui n'ont l'air de rien, mais qui procèdent, à leur manière, de l'aliénation linguistique.

Soit le dialogue suivant dans un feuilleton anglais ou américain, doublé en français :

- *J'ai rencontré John, il s'est approché de moi de manière menaçante...*
- *Et ?...*
- *Il a sorti une arme.*

Ce « et » est le calque tout simple de l'anglais *and*. En français « normal », on dirait plutôt « et alors », « et puis » ou, dans d'autres contextes, « mais encore », « dis-moi tout ». Autre exemple relevé très fréquemment dans les feuilletons (pardon : les séries – de l'anglais *series* ; ah, les séries d'Alexandre Dumas !) anglo-américaines :

Un jeune adulte expose son projet de vie :
- *J'aimerais avoir une famille.*

Il calque servilement *I'd like to have a family*. Un Français demandera à un autre « Avez-vous des enfants ? » quand un Anglais demandera « *Do you have any family ?* » Pour informer qu'elle est enceinte, une Anglaise pourra dire, en maniant l'ironie, « *I am in the family way* ». Donc, dans notre feuilleton, il serait préférable d'entendre, soit « *J'aimerais fonder une famille* », soit « *J'aimerais avoir des enfants* ».

Un correspondant trouva ma présentation caricaturale :

Tout comme le discours de Claude Hagège, ce que vous dites est franchement caricatural.

Que vous le vouliez ou non, il y aura forcément des mélanges de langues. Et ce n'est pas une tare. Et là où vous faites erreur, c'est en sous-estimant l'influence d'autres langues que l'anglais sur la langue française. Les communautés immigrées importent forcément des bribes de lexique venant de leur langue natale.

Prétendre qu'il y a une "invasion" de l'anglais dans la langue française est totalement infondé. Je suis en contact avec de nombreuses personnes dans mon travail, notamment des chefs d'entreprise, des responsables institutionnels, etc. Je n'ai jamais assisté à une seule réunion où l'anglais était de mise et je n'ai jamais eu affaire à la moindre personne parlant le "franglais", que j'estime être simplement une sorte de fantasme identitaire (fortement relayé par Claude Hagège notamment, qui voue une argumentation d'ordre plus passionnel que linguistique à la langue française). Et généralement, on ne parle pas des dégâts qu'ont réalisés les colons dans les anciens territoires français, où ils ont, par leur action "civilisatrice", tué bon nombre de langues, dont quelques-unes subsistent péniblement.

Ce qui est assez drôle, en outre, c'est que le lexique anglais contient plus de 50% de mots français (c'est vrai, la globalité dudit lexique est très vaste). N'est-ce pas paradoxal de jouer les vierges effarouchées en constatant ce supposé envahissement de l'anglais dans les sphères économiques (et, je persiste, cela reste limité) ?

Par ailleurs, dans un des derniers ouvrages de Hagège ("combat pour le français"), celui disait d'ailleurs fort bien que l'anglais n'était pas aussi international que certains osaient le prétendre. Alors, le chinois prendra-t-il sa place ? L'espagnol ? Le portugais ? Le japonais ? Et pourquoi pas l'espéranto ?

Il n'y a pas plus de situation grave que désespérée. Surestimer l'anglais, c'est aussi sous-estimer le fait que cette langue ne se substituera pas au français, ni à l'allemand, l'italien, l'espagnol, le néerlandais, le finnois, le suédois, etc. Et je ne parle que des langues européennes. Ce genre de discours n'est en fait que le reflet de cette volonté impérialiste de montrer la soi-disant supériorité linguistique du français sur l'anglais. Mais c'est d'une absurdité déconcertante. Ce n'est même pas scientifique. Vous ne voulez pas parler la langue de Bush et d'Obama ? C'est tout simplement idéologique. Ce n'est pas une réflexion

linguistique. Et, justement, Hagège se perd dans son discours idéologique pour justifier ses théories "linguistiques".

Je suis moi-même trilingue (français, anglais, espagnol). Jamais, sauf exception très rare, je n'ai fait un seul mélange des langues (sauf pour rire avec des amis). Et si vous vous intéressez un tant soit peu à la linguistique, vous découvrirez que la diglossie n'est jamais (ou rarement) pratiquée chez les classes sociales moyennes ou les classes les plus défavorisées. Des études ont été faites dans ce sens (mais je ne me souviens plus les références, cela doit dater de premières études en sociolinguistique). Généralement, ce sont des personnes qui maîtrisent parfaitement les langues en question qui réalisent des mélanges linguistiques à l'intérieur d'un même discours. C'est simplement un épiphénomène. C'est infime.

Un autre en appella à Leibniz :

Le philosophe allemand Leibniz a écrit des choses intéressantes sur ces problèmes de langues, les unes au contact des autres. A son époque, certains Allemands avaient peur que trop de français envahisse l'allemand. Pour Leibniz, tant qu'une langue s'enrichit de l'apport d'une autre, ce n'est pas grave. Ce qui devient (deviendrait) très préoccupant, c'est quand une langue remplace une autre langue.

Je comprends donc parfaitement la peur de certains, quand jusque sur le lieu du travail (en France par exemple), on se met à parler une autre langue (l'anglais par exemple). (La langue des maîtres bien entendu).

Un autre problème est celui de la communication internationale. Toujours ce même Leibniz était partisan d'une langue inventée à cet usage. Depuis, de nombreux projets ont vu le jour. Et depuis plus de 120 ans la langue internationale espéranto joue très bien son rôle. Disons pour parler court à un public français, que malgré son âge, l'espéranto est encore un peu en avance pour la communication contemporaine. Actuellement le rapport des forces nous impose l'anglais pour jouer ce rôle.

Mais attention l'histoire continue (heureusement) et je pense que l'espéranto d'ici quelques années, en jouant ce rôle de communication entre les peuples, préservera bien mieux toutes les langues. On parle de la préservation de la biodiversité mais il faut aussi préserver la diversité des langues, et des cultures.

L'aliénation linguistique (7)

Au correspondant qui trouva ma présentation « caricaturale », je me permis de préciser ceci :

Je signale en préambule qu'il y a une différence manifeste entre Claude Hagège et moi : il est un (très grand) linguiste alors que je suis, j'ai été, un simple professeur de langues. Comme d'autres, j'observe, j'ouvre les yeux et les oreilles.

Je note que, pour mon correspondant, une opinion, une analyse qu'il ne partage pas est immédiatement « caricaturale ». De même, si l'on pointe du doigt un impérialisme culturel, celui des États-Unis en l'occurrence (souvenons-nous des accords Blum-Byrnes de 1946 – par lesquels les salles de cinéma françaises devaient être ouvertes aux films américains trois semaines sur quatre, merveilleux média permettant de diffuser de l'idéologie, une conception du monde), on devient une « vierge effarouchée ». Je note enfin que ne pas vouloir parler la langue de Bush « est tout simplement idéologique ». Je la parle et il m'arrive même de l'écrire (mieux que Bush, ce qui n'est pas un exploit).

Durant ma vie, j'ai été placé, pendant de longues années, en situation de contact linguistique. Enfant, dans la cour de l'école primaire, j'entendais parler polonais et ch'ti. La première langue est restée pour moi à jamais mystérieuse, en revanche j'ai longtemps parlé le patois du Nord et je le comprends toujours. Bien que tout jeune, il ne m'avait pas échappé que, dès que nous rentrions en salle de classe, l'utilisation d'un français le plus pur possible s'imposait. J'ai vite compris qu'il y avait la langue des maîtres d'école et celles des ouvriers. Plus tard, en Afrique de l'Ouest, j'ai vécu dans un pays où, en plus du français (et de l'arabe utilisé par certains libanais), il se parlait une soixantaine de langues maternelles, plus une langue véhiculaire, le dioula, que j'ai un peu apprise. Il eût fallu être sourd et aveugle pour ne pas reconnaître que le français (y compris dans sa variante populaire) jouissait d'un statut supérieur. Non, comme me l'impute mon correspondant, à cause de sa « supériorité linguistique », mais à cause de son statut politique, économique et culturel.

Mon correspondant déplace tous les problèmes. L'aliénation linguistique, telle que l'a théorisée Henri Gobard, ne consiste pas à dire *football*, *datcha*, *baraka* ou *farniente*. Dans ce cas, on sait que l'on utilise un emprunt. L'aliénation consiste, presque toujours inconsciemment, à utiliser un mot, une expression française dans le sens qu'il ou elle a en anglais. On pense alors dans la langue de l'autre et l'on perd quelque chose en route. La langue et la pensée de l'autre deviennent alors « naturelles », comme il était naturel, lorsque j'étais gosse, que les jeunes téléspectateurs français se farcissent, tous les jeudis après-midi, les 164 épisodes des aventures de Rintintin, comme s'il n'en n'existait pas d'autres, et comme si le petit garçon (Rusty, ce qui signifie rouillé en anglais !) et son chien (tous deux militaires, notons-le) étaient des universaux.

Mon correspondant n'a jamais vu utiliser l'anglais dans des réunions de travail sur le sol français. Ce genre de pratique existait déjà, il y a trente ans, chez Renault. Vers l'an 2000, Jean-Marie Messier favorisait l'anglais comme langue de communication dans les entreprises qu'il dirigeait. En 2004, Jean-Claude Trichet, président de la Banque Centrale Européenne, présentait en anglais la politique de cet établissement devant le Parlement européen de Strasbourg. Après avoir pris ses fonctions, il avait déclaré « *I am not a Frenchman* ». En 2007, Christine Lagarde (« The Guard », comme disent ceux qui la raillent) communiqua, un temps, en anglais avec ses services du ministère. Un des exemples les plus insensés (toujours l'aliénation) auquel il m'a été donné d'assister récemment est celui d'une réunion de linguistes spécialistes de sémantique et grammaire françaises dissertant sur le passif, savamment mais en anglais, ou plus exactement dans un anglais grotesque. Le spectacle était pitoyable. Les neuf dixièmes de ces chercheurs étaient francophones. Ils pensaient ainsi – les

pauvres ! – être audibles à l'international (comme on dit) et faire plaisir aux chercheurs d'outre-Atlantique. Ce faisant, ils se bridait et appauvrissaient volontairement, en la tordant, leur pensée. Les deux ou trois anglophones présents buvaient du petit lait...

Mon correspondant a parfaitement raison de relever qu'environ 50% des vocables de la langue anglaise sont d'origine française. Évidemment, puisque le français fut, pour un temps, la langue de l'aristocratie anglaise. Il sait aussi que, lorsqu'un anglophone veut exprimer le concept de liberté, il dispose de deux mots (*freedom* et *liberty*) et que, spontanément, il utilise neuf fois sur dix le premier. *Liberty* sonne étranger, presque efféminé, disait Orwell. À l'intérieur d'une même langue, tous les mots ne sont pas égaux. C'est pourquoi – un exemple entre mille – le mot *bourgeoisie* et l'expression *middle class* n'ont pas exactement le même sens en anglais (*idem* : *proletariat* et *lower classes*). Ce qui revient à dire que parler de « classes moyennes » en français est très connoté. À propos de *lower classes*, on peut se réjouir que l'expression « classes inférieures » n'ait pas pris en français.

L'aliénation linguistique (8)

Les problèmes culturels ne sont pas secondaires par rapport aux problèmes politiques ou économiques. Tout se tient et les langues, les moyens de communication de masse sont des armes ou des moyens de pression au même titre que le cours des matières premières ou les transnationales. C'est pourquoi l'affirmation d'une identité linguistique, le maintien des cultures locales sont, on l'a dit, « aussi peu négociables que le maintien d'une défense nationale ». Et cette identité linguistique ne saurait être duale : le sabir dans la technologie, la recherche, les affaires, les langues locales dans le reste. Face à la dissémination du sabir dans des secteurs de plus en plus nombreux, il y a urgence d'autant que, souvent, les intéressés acceptent l'aliénation et raillent les efforts de ceux, très minoritaires, qui tentent d'endiguer la marée atlantique. Ainsi, on a vu chez nous, il y a de cela presque trente ans, les initiatives de Jacques Lang en faveur de la chanson française, accueillies par les sarcasmes d'une bonne partie de la presse et des milieux professionnels eux-mêmes. C'est que la chanson anglo-américaine, en tant qu'industrie, paye davantage que la chanson française, belge ou ivoirienne. En réaction, et par dérision, Lang avait écrit en anglais, pour mieux se faire entendre, à la présidente de la Haute Autorité pour l'Audiovisuel afin de lui rappeler les obligations contenues dans le cahier des charges des sociétés nationales de radiotélévision. Dans le même ordre d'idées, en septembre 1981, une circulaire du ministère de la recherche et de la technologie sur l'utilisation de la langue française dans les colloques scientifiques avait été accueillie avec hostilité par la presse spécialisée et par de nombreux chercheurs. Si nombre d'Européens sont désormais des « transculturels », des dualités monstrueuses *mid-Atlantic* avec un esprit américain dans une peau d'Européen, c'est parce que la puissance des empires se mesure toujours à l'aune de la faiblesse des colonisés. Cette faiblesse est économique et militaire, mais aussi culturelle. Un impérialisme se développe à la faveur d'un rapport de forces, puis grâce à la fascination, voire la complicité du colonisé, subjugué par un modèle extérieur qu'il pose comme supérieur. Alors, la puissance économique apparaît comme un état de fait incontournable, légitimé par une excellence culturelle consensuelle.

L'impérialisme culturel draine un surplus de ressources matérielles, puis il tend à atténuer la diversité des cultures au profit d'une homogénéisation qui gomme les idiosyncrasies et n'apporte rien aux communautés périphériques. En tout état de cause, rien de fondamental, mais au contraire des produits culturels prédigérés, standardisés, voire dégradés. Et l'on ne voit pas pourquoi le fameux « creuset », le « melting pot » qui n'a pas opéré en profondeur outre-atlantique produirait quoi que ce soit de positif en s'universalisant. Il ne ferait au contraire que nier les différences.

Cette fois-ci, trois exemples d'aliénation fort différents les uns des autres :

- Outre le fait qu'ils nous informent qu'il va faire 12° « sur Toulouse » au lieu de « à Toulouse », les présentateurs de la météo nous disent régulièrement que « le vent soufflera à 80 kilomètres par heure (*per hour*) au lieu de « 180 kilomètres à l'heure » ou « 180 kilomètres-heure ».

- Un calque de plus en plus courant est l'utilisation du verbe dévaster dans le sens figuré qu'il peut avoir en anglais. On entend ainsi « j'ai été dévasté » (*I was devastated*) en lieu et place de terrassé, foudroyé. *The news devastated him* sera traduit par « la nouvelle l'a dévasté » au lieu de, par exemple, « cette nouvelle lui a porté un coup terrible ». « Cette », de préférence à « la », car l'article défini en anglais est souvent plus démonstratif qu'en français.

- Pour finir, quelques emprunts devenus ringards ; il s'agissait d'aliénation historique au sens où le français a évacué le substrat historique de ces vocables. À l'époque du yé-yé, on rencontrait souvent les mots *kid* ou *teenger*. Le sens premier de *kid* étant chevreau, ce mot

est une métaphore en anglais, ce qu'il n'est pas en français. Comme *teddy-boy*, le mot *teenager* a une histoire : il vient de l'expression *to be in one's teens* (avoir entre 13 et 19 ans), qui date du milieu du XVIIIe siècle. Aujourd'hui, on parle, en français, d'enfant ou d'ado.

Dans les films de Vadim des années soixante, on prenait un *drink*, mot qui a complètement disparu de notre circulation. Peut-être parce qu'il était d'un usage franchement bourgeois, ce qu'il n'est pas spécialement en anglais. Toujours dans les films de Vadim, une personne *smart* était élégante (l'anglais utilise *smart* ou *elegant*, mais *smart* n'a pas le sens moral que peut avoir le français élégant). Aujourd'hui, *smart*, en français (ou en allemand : la Mercedes Smart) signifie malin, dégourdi. On le rencontre, en particulier, dans le langage publicitaire. Cela dit, en anglais, cette acception a son pendant négatif : *roublard*, *retors*.

L'aliénation linguistique (9)

On peut s'aliéner, linguistiquement parlant, dans sa propre langue.

Avec *99 mots et expressions à foutre à la poubelle* (Paris : Le Seuil, 2009), Jean-Loup Chiflet nous en offre une démonstration brillante et drôle. Que pointe-t-il « au niveau du vécu » ? Justement (« tout à fait », Thierry), ce type même d'expressions, en général peu précises, creuses que nous utilisons à satiété, aux dépens d'autres qui passent à la trappe. Le résultat est un appauvrissement de la langue, une déperdition sémantique de tous les jours par fossilisation.

Ce n'est pas l'objet du livre de Chiflet, mais on pourrait se demander ce que cette paresse « de chez paresse » signifie en terme de « signal fort » psychosociologique. J'avancerai, avec précaution, deux ou trois hypothèses. Ce qui « interpelle » d'abord, ce qui « connote », me semble-t-il, au niveau du « consensus » « franco-français », c'est – « y'a pas photo » – l'instinct grégaire, le souci d'appartenance. On fait comme les autres pour ne pas avoir l'air largué. Lorsque j'avais une dizaine d'années, je me souviens de ma perplexité lorsque j'ai entendu, pour la première fois, un camarade de classe utiliser l'adverbe « vachement ». Je ne voyais pas du tout ce que cela pouvait vouloir dire. « Tu es sûr qu'on ne dit pas « taureaument » », lui demandai-je ? J'ai aussitôt emboîté le pas. On veut d'autant plus appartenir au groupe que les tics de langue viennent le plus souvent d'en haut, des médias en particulier. Prenons « sociétal ». Comment faisait-on, avant 1972, lorsque ce mot nous arriva d'Angleterre ? On disait « social ». De fait, les Anglais avaient forgé cet adjectif car leur pays avait été, durant les années soixante, un formidable vivier de réflexions sur ce qu'était « la société », sur ce qu'était la place de l'individu dans et par rapport à la société. Ce débat avait été brutalement clos par Madame Thatcher qui avait décrété : « La société, ça n'existe pas » (*There is no such thing as society*). Prenons également « solutionner » ou « spécificité ». On se verrait en plouc authentique si l'on disait « résoudre » ou « particularité ».

Je pense en outre qu'il est de l'intérêt de la classe dominante et de ses relais de brouiller l'écoute du plus grand nombre. Plus la langue est stéréotypée, moins elle tremble, comme disait Roland Barthes, moins elle permet des échappées, un jeu – forcément subversif – sur elle-même. Ainsi, comme l'écrit Chiflet, l'expression « C'est limite » est objectivement incompréhensible. Elle a d'autant plus de succès que, justement, lorsqu'on dit « C'est limite », on ne sait pas où est la limite. Tout comme l'expression « feuille de route ». D'origine militaire (ce n'est pas un hasard), « feuille de route » accompagne désormais, systématiquement, toute programmation d'une « réforme », en confinant les citoyens sur un itinéraire précis, empêchant tout questionnement incongru. « Effectivement », et même « tout à fait ».

Et puis, dans la société de plus en plus violente et infantilissante dans laquelle nous nous efforçons de survivre sans « aller dans le mur », nous avons besoin d'être protégés avec soin, couvés, cocounés, comme il faut dire avec les Anglais. Les tics de langage peuvent nous y aider. On utilise ainsi des pléonasmes reconfortants. Chiflet cite « prévoir d'avance », « un proviseur de lycée », « deux jumeaux », « tri sélectif », « la samba brésilienne », « au jour d'aujourd'hui » (un comble puisque « aujourd'hui » signifie « au jour de ce jour » ; essayez, sans bégayer, « à demain demaind'main »), « étapes successives », « pondre un œuf ». Autre manière de se rassurer : dire « un Black » au lieu d'un Noir. Le Blanc nomme sans nommer, donc il met à distance, tandis le Noir se réapproprie le stigmate (comme dans le catastrophique « Ni putes, ni soumises », dont il n'est pas étonnant que cette étiquette ait été inventée par une sarkozyste de gôche). On a besoin d'être encouragé, fortifié, dynamisé, pardon, « boosté » (*booster* signifiant au choix « propulseur de fusées », « amplificateur » pour radio ou « piqûre de rappel »). On préfère le juste milieu du « consensus » à un accord ferme et définitif. On préfère voir du « culte » partout à de la spiritualité. Si l'on ne fait pas

l'affaire, on préfère croire qu'on a fait l'objet d'une « erreur de casting » (vous avez dit « distribution » ?). On se sent bien dans toutes sortes d'espaces (« espace beauté », « espace santé », « espace client », « espace multimédia »). Concevoir est plus ardu, plus risqué qu'étudier la « faisabilité » d'un projet (les Grands-Bretons et nous, on s'aime : « faisable » : 1361, *feasable* : 1460, *feasibility* : années 1950, « faisabilité » : années 1960). Bien sûr, ce projet se doit d'être « technologique » et non pas « technique ». Un « iconoclaste » n'est plus un briseur d'idoles qui n'a ni dieu ni maître mais un gentil contestataire original, excentrique. On ne sélectionne plus les artistes, on les « nomme », ce qui est moins violent pour les recalés. Aujourd'hui, De Gaulle dirait aux Français d'Algérie, avec un sourire entendu : « Je vous ai percuteés ». On ne fait plus face à des problèmes, mais ce qui est moins problématique, à des ... « problématiques ». Se gratter le nez ou boire un Xérès de 1830 (en se fiant à sa « traçabilité », bien sûr), c'est « que du bonheur ! ». Après une tragédie personnelle, on ne peut que « rebondir ».

Tout est « sous contrôle », « y'a pas de souci », « *no problemo* », « tout baigne » !

L'aliénation linguistique (10)

Le mythe hégémonique d'homogénéisation est fallacieux. Il suppose la supériorité des uns et rejette comme illégitime la contestation des autres. Ce mythe fonde une forme de racisme : qui est écarté ou s'écarte du creuset est tenu pour un être de seconde zone. L'homogénéisation est aux antipodes du respect de l'autre, de l'égalité, de la solidarité entre les individus et les communautés dans leurs différences. Elle cautionne et conforte le rapport de forces.

Dans leur lutte contre la soumission des esprits, les communautés périphériques doivent éviter deux solutions de facilité : celle d'un chauvinisme national qui refuserait tout apport extérieur, et celle d'un sous-impérialisme qui exploiterait des groupes encore plus faibles au profit d'une puissance moyenne elle-même culturellement colonisée. Ainsi on a vu au Chili, sous la présidence de Salvador Allende, que la fascination exercée par le modèle étatsunien sur une bonne partie des classes moyennes avait aidé les militaires à prendre le contrôle du pouvoir politique, économique et culturel, pour le plus grand profit de l'empire. Et il aura fallu une bonne dizaine d'années à cette petite et moyenne bourgeoisie pour comprendre que le régime militaire issu du coup d'état lui était objectivement moins favorable qu'elle ne le pensait.

Dans le monde d'aujourd'hui, l'anglais est devenue la langue seconde de centaines de millions d'individus, parce qu'en amont elle est la langue de la première puissance mondiale, la langue de Wall Street, de la CIA, du Pentagone, de l'OTAN, des marchés financiers, du FMI, de la Banque mondiale, de la diplomatie, de l'aviation, des transnationales à capitaux majoritairement américains et de leurs sœurs japonaises et chinoises (et bien sûr indiennes) qui font la conquête du monde en anglais. Sans oublier une bonne partie de l'internet et de la musique populaire.

En tant que tel, l'anglais a vocation hégémonique car il est le point de passage obligé de toute communication à l'échelle mondiale. Au lycée, l'anglais est devenu, *de facto*, obligatoire. Il est des parents d'élèves d'école élémentaire qui protestent contre le fait que leurs enfants apprennent des rudiments d'espagnol en classe. Dans le secondaire, l'enseignement de l'italien (langue sœur du français et vecteur d'une culture européenne importante, malgré Berlusconi) est en régression depuis deux décennies ; l'espagnol (langue officielle et véhiculaire d'une vingtaine d'États d'Amérique latine) s'en sort pour l'instant. La langue de Goethe devient confidentielle. Le portugais, parlé par des centaines de milliers de familles d'anciens immigrants, mais surtout par près de deux cent millions de Brésiliens et par quelques dizaines millions d'Africains, n'est quasiment pas enseigné. Un effort a été fait sur le chinois (le mandarin : un milliard d'utilisateurs), mais l'arabe, malgré des centaines de milliers de familles d'origine maghrébine résidant en France et les nations pétrolifères, est désormais délaissé. En 1980, alors que Sony, Honda, Canon etc., avait conquis le marché français, onze élèves apprenaient le japonais en première langue.

La communication avec l'ensemble du monde extérieur non francophone se fait en anglais, même quand elle est superfétatoire et ridicule. Souvenons-nous de Jacques Delors, alors président de la Commission européenne, s'exprimant le plus souvent dans un anglais méritoire mais grotesque. Avant lui, le président Giscard d'Estaing avait montré la voie lorsque, le soir de son élection en mai 1974, il prononça sa première allocution en français puis en anglais. Il comprit que sa « modernité » passait mal et ne réitéra pas l'expérience. Giscard (dont le patronyme faillit être « de la Tour Fondue » – faire une carrière politique avec un tel nom, dur dur !) se faisait d'ailleurs appeler VGE à l'exemple de ses prédécesseurs "US" FDR, JFK et LBJ. Et aussi de PMF (Pierre Mendès-France), ainsi baptisé par Jean-Jacques Servan-Schreiber (JJSS). Nous devons nous contenter aujourd'hui de NKM (Nathalie Kosciusko-Morizet) et DSK, notre banquier socialiste préféré.

Trois ou quatre exemples d'anglicismes aliénants. Chez les producteurs d'émissions radiophoniques, il est très à la mode de terminer sa prestation par un fort sympa « Prenez soin de vous ». C'est, en effet, bien sympa, mais cela ne rime à rien. C'est le calque de « take care », une expression qui relève de la fonction phatique du langage. Un peu comme « comment ça va ? », « bien ! ». Dans ce dernier cas, la question, comme la réponse ne sont pas des informations objectives mais simplement du liant. Le sens de la question s'est d'ailleurs affadi au fil des siècles : « comment allez-vous ? » exprimait autrefois une interrogation sur les selles, les performances défécatoires du questionné, tout comme l'anglais « how do you do ? », d'ailleurs.

« Opportunité » est un grand classique de l'aliénation linguistique. On a aujourd'hui « l'opportunité » d'entreprendre ceci ou cela, et non plus « l'occasion », qui est atrocement plouc. Le problème est que l'opportunité, en français, c'est le caractère de ce qui est opportun, tout bêtement de ce qui est à propos, de ce qui convient dans une circonstance, un cas particulier. En anglais, « opportunity » signifie « occasion » : « at the first opportunity » = « à la première occasion ». « Opportun » (propice, convenable) se dit en anglais « opportune », tandis qu'« opportunité » sera traduit par « opportuneness ». J'ai entendu notre ministre Madame The Guard dire qu'il fallait « sauter sur les opportunités » (« to jump at opportunities »). Dans les beaux quartiers, « saisir une occasion » doit être réservé aux marchands de bagnoles usagées.

Tout aussi classique est l'aliénant « expertise ». « Expertise » en anglais signifie « compétence », « adresse », « savoir-faire ». Chez nous, les assureurs le savent bien, une expertise est un examen technique réalisé par un expert. Pour les commissaires-priseurs, il s'agit de l'estimation de la valeur d'un objet. Tout comme les contre-expertises. Naturellement, « expertise » a pris en français le sens qu'il a en anglais.

Moins couru mais très pervers : les ravages en français de l'anglais « outrageous ». Outre-Manche, ce mot dénote l'excès : scandaleux, exorbitant, scabreux, monstrueux, injurieux ou choquant. « It's absolutely outrageous that » se traduira par « il est absolument scandaleux que ». Avec « outrageous », nous sommes dans l'excès : les inondations en Vendée peuvent être qualifiées de « outrageous » au sens où elles furent extraordinaires, sans précédent. Si un bombardement est « outrageous », c'est qu'il est effroyable. « He outraged me » signifie qu'il m'a scandalisé (par son comportement). En français, « outrageux » est de la famille d'« outrage », mot du XI^e siècle qui vient de « outre » (au-delà). Il relève du juridique. Un outrage est une offense grave, au point que le christianisme a pu prêcher le « pardon des outrages ». Un sens dérivé pourra être « viol » (les « derniers outrages »), comme lorsque Justine (chez Sade) évoque la dépravation de Dubourg : « Il m'accusa des torts de sa faiblesse, [...] voulut les réparer par de nouveaux outrages et des invectives encore plus mortifiantes ; il n'y eut rien qu'il ne me dit, rien qu'il ne tenta, rien que la perfide imagination, la dureté de son caractère et la dépravation de ses mœurs ne lui fit entreprendre. » Plusieurs pièces de Courteline traitent, sur un mode mineur, de l'outrage aux bonnes mœurs. « Il m'a outragé » signifie qu'il m'a offensé (« Une femme outragée dans son honneur, c'est-à-dire dans ce qu'elle a de plus précieux », Stendhal). Outrager les bonnes mœurs est un délit. Bref : le sémantisme du mot français est différent du sémantisme de l'anglais. Bien entendu, c'est le sens anglais qui, aujourd'hui, tend à recouvrir le sens français.

L'aliénation linguistique (11)

Acquérir une langue c'est accumuler des compétences linguistiques. C'est aussi se pénétrer d'une idéologie, d'une vision du monde, d'une échelle de valeurs qui se greffent sur celles de la langue maternelle. Développer un discours athée dans une langue qui ramène sans arrêt le locuteur à une formulation religieuse de sa pensée relève de la gageure. Accessoirement, il est impossible de dire « neige » en bambara.

L'anglais, ou, plus exactement, le sabir atlantique, est maintenant la seule langue au monde qui va de soi. Certains titres de films « US » ne sont même plus traduits, ou alors mot à mot, ce qui est parfois source de contresens : il me revient en mémoire le titre d'un bon polar de Sydney Pollack, *Absence of Malice*. Ce film devint en français *Absence de malice* alors qu'il aurait fallu traduire, selon le contexte, Sans intention de nuire ou Sans préméditation, ce qui n'était pas du tout la même chose. Je prends un exemple tout à fait au hasard, la page 100 du *Télérama* n° 3138. On y relève les titres de film suivants : *Hitman, Already Dead, Breaking Bad, Broken Arrow, The Marine, Blade, Casino no Limit, In the Land of Women, Hollywood live, Waitress, The Mission, Last Seduction, Doggy Bag, Oh Happy Day, Head case, Les Commitments, Purple Rain, Under the Cherry Moon, Toys, Goodbye Emmanuelle* (film français), *Don't Look Back, I'm not There, London to Brighton, Wonderful Town, Sex Academy*. Sur quelle planète vivons-nous ?

Dans les années soixante-dix, on pouvait entendre sur les ondes françaises des réclames (on disait déjà « pubs ») vantant tel whisky parce qu'il était « The Scotch we drink in Scotland ». À la même époque, dans certaines UFR d'anglais des universités parisiennes, on n'imposait pas aux étudiants anglicistes une connaissance raisonnable du français et l'exercice de version passa, « with malice », à la trappe. Cela permit à des étudiants anglophones et fortunés d'obtenir sans peine en France une licence qu'ils n'auraient peut-être pas obtenue chez eux. Dans un champ d'activité différent, les consignes anti-incendie pour toute la ville de Stockholm sont, depuis belle lurette, rédigées en sabir atlantique car la lutte contre le feu est programmée par un ordinateur se trouvant aux États-Unis. Les pompiers suédois sont donc censés être très réactifs dans la langue de l'Empire. Lorsqu'une langue va de soi, l'idéologie qu'elle véhicule va également de soi. Quand j'étais adolescent, on trouvait chez nous des magasins dont les enseignes signalaient sans honte des « surplus américains ». Se serait-on jeté sur des surplus turcs ou ivoiriens ? Dans les années soixante-dix, quantité de jeunes Français portaient des treillis de l'armée américaine. Ceux de l'armée rouge eussent été beaucoup moins naturels ! Ce qui va également de soi, c'est que les Étatsuniens se sont accaparés le vocable « américain » (« God Bless America »), au détriment des Canadiens, mais aussi des Argentins, des Chiliens, etc., qui sont aussi des Américains, qui se définissent en tant que tels, d'autant que pour certains d'entre eux l'immigration fut antérieure à celle des Nord-Américains.

Je relèverai aujourd'hui quelques exemples de ce qui est peut-être le comble de l'aliénation linguistique : des mots « anglo-américains » que nous utilisons couramment en français, alors qu'ils n'existent pas outre-Manche ou outre-Atlantique.

Les enfants français jouent au *baby-foot* alors que les Anglais jouent au *table football*. Les Anglais ne font pas de *stock-car* mais du *stock-car racing*. Leurs sportifs ne chaussent pas de *baskets* (mot qui signifie uniquement « panier ») mais des *sneakers, trainers, tennis shoes*, ou *plimsolls*. Y compris les adeptes des *Mixed Martial Arts* (et non du *free fight*). Il n'y a pas chez eux de *recordmen* du monde mais des *record holders*, de *tennismen* mais des *tennis players*, de *footballe(u)rs* mais des *football players*, de *rugbymen* mais des *rugby players*. Il n'y a pas de compétitions de *catch* mais de *wrestling*. Un *goal* ne fera pas son *jogging*

matinal vêtu d'un *jogging* : un *goal-keeper* fera son *jog*, vêtu d'un *jogging outfit*, ou d'un *tracksuit*. On ne le considérera pas comme faisant partie des *people* mais des *celebrities* ou *celebs*. Aucune de ces célébrités ne sera *top* mais *great*, même si elle a un *portfolio* (et non un *book*). Avec l'âge, le Grand-Breton ne se fera pas faire un *relooking* mais un *make-over*, ou encore un *face-lift*, mais pas un *lifting*. Le soir, il n'ira pas au *dancing* mais dans un *dance-hall*, à moins qu'il préfère regarder des *music videos* (et non des *clips*), ou encore faire un peu de *channel hopping* (et non du *zapping*), après s'être fait un *blow-dry* (et non un *brushing*). Peut-être aura-t-il chez lui une *pinball machine* (et non un *flipper*, qui n'est autre qu'une nageoire). Il finira vraisemblablement la soirée en écoutant les nouvelles (les *news* de Canal+) présentées par un *announcer* et non par un *speaker*. En espérant qu'il ne nous apprendra pas qu'un avion vient de se *scratcher* (se gratter, sous les ailes, peut-être...).

Naturellement, les Anglais ne portent pas de *smoking* mais un *dinner jacket* (les Étatsuniens un *tuxedo*). Ils ne connaissent pas la mode du *string* mais du *thong*. Ils ne portent pas de *sweat* (prononcé /swet/ dans les classes moyennes françaises et /swit/ – ce qui signifie alors bonbon – dans les classes plus populaires) mais des *sweat shirts*. Ces habits, on ne les confie pas au *pressing* mais au *drycleaner*.

Les Anglais ne roulent pas en *break* mais en *station wagon* (d'où le *sw* que l'on voit en France sur les voitures, françaises, qu'on appelait « commerciales » autrefois). Ils ne se garent pas dans un *parking* mais dans un *car park* (ou *parking lot* aux États-Unis). Ils ne vont pas non plus dans un *camping* mais dans un *camping site* où, là comme ailleurs, ils n'actionnent pas des *warnings* mais des *warning* (ou *hazard*) *lights*. Quand ils font leurs courses ils n'utilisent surtout pas de *caddie* mais un *trolley*. S'ils achètent par l'internet, ils n'envoient pas de *mails* (courrier papier) mais des *emails*. Ce courrier peut faire l'objet d'un *schedule* (et non d'un *planning*).

Échantillon nullement exhaustif.

L'aliénation linguistique (12)

L'universalité est un leurre car la manière de communiquer des peuples ne saurait être universelle. Si l'anglais s'est développé davantage que le français comme langue de travail c'est peut-être aussi parce qu'il était déjà conçu par ses utilisateurs premiers comme un outil. Le français, quant à lui, était vécu par les Français comme porteur de culture ou de traditions. Les anglophones ont su mieux que les Français (et d'autres) marquer la distance entre langue patrimoine et langue instrumentale ou quotidienne.

Ceci m'amène à évoquer la récente hégémonie du sabir dans le discours et les pratiques scientifiques. Dans ce domaine, le français a subi une défaite écrasante, d'autant moins évidente que le sabir n'a pas toujours été le vecteur « préféré » des scientifiques : Pasteur (dont la thèse fut rédigée en latin) ou les époux Curie n'ont jamais écrit un mot en anglais. Einstein rédigea sa Théorie de la relativité en allemand. Mais les faits sont là : l'anglais couvre 90% des publications scientifiques. Par ailleurs, le pourcentage d'articles en anglais dans les revues scientifiques françaises n'a cessé d'augmenter depuis une trentaine d'années. Il n'est pas certain que les scientifiques aient pleinement évalué les conséquences de l'abandon de leur langue maternelle sur la qualité de leurs travaux. Lorsqu'il communique, le scientifique mêle dans son acte de parole plusieurs codes : un code linguistique général d'expression en langue anglaise et un code linguistique particulier spécifique de son champ disciplinaire. Le sabir étant utilisé comme un instrument d'information et de communication, parfois l'information l'emporte sur la communication, parfois c'est le contraire. Et dans les deux cas, il peut y avoir rupture entre information et communication. En tout état de cause, les scientifiques ne choisissent pas l'anglais pour ses vertus propres (d'ailleurs rares sont ceux qui connaissent ces vertus et maîtrisent véritablement l'idiome) mais parce qu'elle est la langue dominante comme l'était le français dans la diplomatie européenne aux XVII^e et XVIII^e siècles, ou l'italien dans la musique. Peu de chercheurs français sont réellement conscients des mutilations de langue dont ils se rendent responsables par la contrainte hâtive d'une langue insuffisamment dominée. Un scientifique français rédigeant en sabir se contente d'être un écrivain sans être un véritable auteur. Que seraient devenues les œuvres de Jean Rostand ou de Teilhard de Chardin (scientifiques et authentiques écrivains) s'ils avaient « choisi » de communiquer en anglais ? La perte du style implique la disparition de la personnalité du scientifique et la négation de son patrimoine culturel. De plus, l'utilisation d'un anglais bâtarde ne peut qu'entraîner la contamination de la langue française par une langue simplifiée, simpliste, réduite à ses aspects les plus abstraits et les plus fonctionnels. Enfin, quand une langue véhiculaire se substitue à une langue vernaculaire, il y a un risque d'ésotérisme aux dépens du plus grand nombre et déculturation de l'élite. L'ironie dramatique du problème est que l'état français subventionne une recherche dont la communauté scientifique anglo-saxonne a la primeur des résultats.

J'ai rencontré récemment le grand linguiste Claude Hagège. Il parle une bonne vingtaine de langues (dont l'anglais), mais se refuse, lorsqu'il donne une conférence, à parler anglais, sauf s'il se trouve dans un pays anglophone. Je l'ai donc vu répondre, dans un hongrois très soutenu, à une étudiante hongroise qui espérait le piéger en lui parlant hongrois. Sciée, l'étudiante... Je lui ai posé, en français, la question suivante : quel argument définitif auriez-vous à opposer aux scientifiques français qui publient en anglais dans des revues françaises ? Il a réfléchi trois secondes, très conscient du problème, et m'a dit ceci : « Un article scientifique qui apporte réellement quelque chose à la science finira toujours par être lu. » De fait, lorsqu'un scientifique étatsunien a besoin de lire quelque chose dans une langue qu'il ne

connaît pas, par exemple le haoussa, il le fait traduire. Il y a des crédits pour cela. À noter également que plusieurs bibliothèques universitaires outre-Atlantique (certes minoritaires) se refusent à acheter des livres ou des revues qui ne soient pas en anglais. C'est une politique comme une autre qui, comme on dit, a le mérite de la franchise. On passe pour poujadiste si on trouve anormal de publier en France en langue anglaise grâce aux impôts du contribuable payant ses impôts en France.

Pour demain, la bataille sera rude. Même en informatique où, pourtant, la technique française a réalisé quelques prouesses. ADA, programme français de logiciels, utilisé par l'armée étatsunienne, est en anglais. PROLOG, logiciel français utilisé par les Japonais, est aussi en anglais. La France peut fort bien inventer, mais l'utilisation s'effectue en anglais. Alors que les Japonais, qui exportent leur informatique en anglais, pratique chez eux dans leur langue. En France, pendant ce temps, on en est à envisager la suppression dans les programmes informatisés de l'accent circonflexe, apanage exclusif du français (et du portugais) et du "ù" que l'on ne trouve plus, il est vrai, que dans les mots français "où" et italien "più".

Faisons un petit tour du côté de l'allemand. La langue de Goethe est l'une des plus polluées qui soit, par l'anglais, mais aussi par le français. Ce, de manière totalement injustifiée d'un point de vue rationnel. Quelques exemples : Schubert, Schumann et quelques autres génies de la musique ont eu beau composer des centaines de *lied* (au pluriel *lieder*), les Allemands utilisent depuis plusieurs décennies le mot « chanson », qui n'est autre que la traduction de *lied*. J'entendais l'autre jour un homme politique d'outre-Rhin parler de « détail », alors que le mot allemand *Einzelheit* est presque aussi vieux qu'Hérode. Les Allemands utilisent désormais l'expression *Sinn machen*, calquée de l'anglais *to make sense*, (tout comme nous, d'ailleurs : « faire sens », en lieu et place de « signifier »). Dernier exemple : les Allemands appellent leur téléphone portable *handy*, à l'origine un nom de marque, subtilisé de l'anglais *handy*, qui signifie « pratique ». Je me souviens, il y a cinquante ans, être entré pour la première fois de ma vie dans une grande ville allemande (il s'agissait de Francfort). Le premier grand panneau de signalisation indiquait : *Information Center* (orthographe étatsunienne pour *Centre*). Dans un entretien récent d'environ 1800 mots avec un journaliste allemand, le magazine a pimenté les propos de l'acteur français, en traduction, des mots suivants : pessimist, Nouvelle Vague, direkt, finanzierte, absolut, Chance, extrem, fragil, apropos (un gallicisme passé par l'anglais), Clique, dominiert.

Un anglicisme très idéologique même s'il n'a l'air de rien : « dans ce pays », utilisé, par exemple, par le personnel politique, pour dire : « en France, chez nous ». Il s'agit du calque de l'expression anglaise *in this country*, qui, me semble-t-il, s'est répandue, outre-Manche, dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. Lorsqu'un Anglais dit *in this country* au lieu de *in England* ou *in Britain*, il nomme sans nommer tout en nommant. Autrement dit, il met à distance, moins cependant que s'il disait *in that country*. Il s'agit donc d'une expression très légèrement méprisante utilisée par les classes dirigeantes, comme si elles parlaient de leur pelouse à tondre : « vous savez, ce pays, que nous aimons bien, et dont il faut bien s'occuper. » Le calque français perd tout cela au niveau conscient, mais l'expression travaille au niveau de notre inconscient : c'est ce qu'on appelle l'aliénation.

Moins grave, mais tout est grave parce que tout signifie : « les dernières vingt-quatre heures » (*the last twenty-four hours*), au lieu des « vingt-quatre dernières heures ». Pour s'en convaincre, il suffit d'essayer avec « les deux dernières minutes » : « les dernières deux minutes » sont – provisoirement peut-être – une horreur. À de rares exceptions près : *secretary general* (pour l'Onu, par exemple), *president elect* (aux États-Unis), *poet laureate* (poète officiel en Grande-Bretagne), *God almighty* (Dieu tout-puissant), *Casino*

Royale (un *James Bond*), calqué sur *battle royal* (bataille en règle), l'adjectif se place devant le substantif en anglais, et il est d'autant plus près du nom qu'il est important. Donc, pour l'anglais, dans *the last twenty-four hours*, ce qui compte, c'est vingt-quatre. Alors qu'en français, dans « les vingt-quatre dernières heures », ce qui compte c'est dernières, par opposition à prochaines.

Le saviez-vous ? La note de la Grèce a été « dégradée » par les agences de notation. Quelle honte ! L'anglais est « downgraded ». En français, une note ça se baisse, tout simplement.

L'équipe de football de Lyon, pour sa part, a été « crucifiée » par le Bayern de Munich. Aïe, aïe, aïe ! De l'anglais *crucify*, *of course*. Le problème est que dans ce verbe anglais, la connotation biblique est terriblement présente. *To crucify* pourrait donc être traduit par « crucifier », « mettre en croix », à la rigueur « mettre au pilori » (supplice utilisé couramment outre-Manche jusqu'au début du XIX^e siècle). Au sens figuré, *to crucify* implique que l'on cause à autrui une véritable torture, une douleur insupportable. Les utilisateurs français de « crucifier » ont en tête l'idée, au sens figuré, de « massacrer », « anéantir », « écrabouiller ». Il me semble (je n'en mettrais pas mes mains aux clous) que ce « crucifier » date de 1969 et de la chanson des Beatles « *The Ballad of John and Yoko* », où Lennon raconte ses difficultés matérielles à convoler en justes noces, quelque part en Europe. McCartney avait tiqué devant ces vers :

Christ, you know it ain't easy

You know how hard it can be

The way things are going

They're gonna crucify me

Ils risquaient de rappeler la célèbre controverse de 1966 (l'affirmation de Lennon selon laquelle les Beatles étaient désormais « plus populaires que Jésus Christ »). Seulement, dans cette chanson, Lennon, comme souvent, jouait avec les mots. « Christ », c'est le Christ, mais c'est aussi, « Bon Dieu ! », « merde ! », « bordel ! »

Le refrain de la chanson signifiait donc :

Bon dieu, (Merde)

Vous savez comme ça peut être dur

Si ça continue comme ça

Ils finiront par me crucifier

L'aliénation linguistique (13)

Une toute petite aliénation linguistique, aujourd'hui.

Je viens de lire ceci :

"Sarkozy a tapé du poing sur la table et menacé de se retirer de l'euro, ce qui a tordu le bras d'Angela Merkel, la chancelière allemande, selon un autre responsable socialiste ayant écouté M. Zapatero."

Bien sûr, en tant que Français, je suis content que mon président sache taper du poing sur la table face aux méchants dirigeants que le sort des malheureux Grecs indiffère. Mais je crains pour l'intégrité physique de la *Kanzlerin* Merkel. Un bras tordu, ça fait mal.

Le fait est que le neuneu qui a rapporté cet épisode de chevalerie magnifique, soit l'a pompé de l'anglais, soit l'a repris de quelqu'un ignare et qui ne sait pas que mal traduire peut entraîner des incidents diplomatiques graves, y compris des guerres. Le neuneu aliéné a calqué l'expression anglaise « to twist somebody's arm » qui signifie « forcer la main de quelqu'un ». Ouf ! Je respire pour les précieuses articulations teutonnes.

L'aliénation linguistique (14)

S'il y a « guerre » linguistique, c'est qu'il y a invasion, mais peut-être pas de résistance. « On s'habitue, c'est tout » (J. Brel). Dans les villes, la moitié des magasins ont un nom anglo-américain ou qui imitent l'anglo-américain. Parfois avec bonheur, d'ailleurs. L'aliénation souriante nous donne ainsi « Planet Hair ». Dans l'alimentation, un tiers, tout au plus, des produits français ont un nom réellement français. Sur les billets d'avions, les cartes bancaires, les noms sont précédés de « Mr », et non « M. » (pourquoi pas « Senior » ?).

Il y a quarante ans, le directeur de l'Agence d'information des Etats-Unis (USIA), Frank Shakespeare (*sic*) exposait crûment : « Si nous définissons la guerre froide comme une lutte entre idéologies, une guerre menée avec d'autres instruments que ceux du conflit militaire, il est alors évident que la guerre froide existe toujours en termes de luttes pour conquérir l'esprit des hommes. Nous devons continuer à nous montrer forts, mais nous devons aussi découvrir la nature de l'ennemi. » Même s'il brandissait sa lance ou, figurativement, branlait son dard (to shake one's spear), Frank Shakespeare offrait un argument un peu mince : ce n'est pas en raison d'une prétendue rivalité Est-Ouest, ou au nom du danger soviétique que l'Empire avait entrepris depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale d'inonder la périphérie de ses produits culturels. Si les soviets n'avaient pas existé, il aurait fallu les inventer. Y compris jusqu'à inonder les pays latino-américains de bandes dessinées discréditant les mouvements de résistance à l'Empire.

L'exportation de produits manufacturés (de moins en moins, d'ailleurs) assoit moins la domination idéologique que les produits culturels. Encore qu'il soit quelque peu artificiel de dissocier les deux : acheter un « jean » c'est acheter de la toile et de l'idéologie. Acheter une tablette électronique, c'est acheter une vision, une appréhension du monde. Et cette idéologie est celle d'un pays obsédé par la reproduction, l'imitation, par des objets qui sont moins censés restituer le réel que nier sa fonction de signe. Paniqué par le vide, voulant à tout prix faire oublier son manque d'épaisseur historique, ce pays produit du faux en allant jusqu'à combler les trous du réel : ainsi les entreprises Disney ont-elles rendu ses bras à la Vénus de Milo dans leurs parcs d'attraction (voir *La Guerre du faux* d'Umberto Eco).

Bien sûr, les pays les plus proches de l'Empire sont les plus vulnérables. Il y a longtemps que les grands réseaux de télévision se sont installés dans le continent sud-américain. Tout comme de grands groupes de presse, souvent en s'alliant à des représentants des bourgeoisies locales.

De la télévision à l'éducation, il n'y a qu'un pas. Dès 1966, la division « télé » de Westinghouse assurait à la demande du gouvernement fédéral la formation des volontaires de la paix en partance pour le Brésil et la Colombie. En 1973, Westinghouse recruta comme vice-président de son département de télé-éducation, l'inévitable Frank Shakespeare qui venait de démissionner de l'USIA.

Vers 1970 on a assisté à l'ascension irrésistible des firmes multinationales du secteur électronique et aérospatial en tant que producteur de culture grâce au contrôle exercé sur la technologie de l'éducation et la technologie des satellites. Il ne s'agissait pas seulement d'universaliser une culture de loisir à travers les « comic strips », les séries de télévision et autres produits de la culture de masse mais d'universaliser des modes d'éducation.

C'est à l'ombre du "Fourth Network" et de la fondation Ford que naquit en 1966 le Children's Television Workshop, réalisateur de la première série pour enfants *Sesame Street*, qui réussit en moins de trois ans à s'imposer sur le marché mondial. Destiné aux enfants de quatre à six ans, ce programme a été acheté par plus de soixante télévisions dans le monde. Avec cette

émission, apparut le nouveau visage de l'hégémonie culturelle : derrière la prétendue neutralité du message destiné aux enfants, il y avait un véritable contrôle des esprits. L'émission fit l'objet d'évaluations constantes auprès des téléspectateurs. La Fondation Ford subventionna des équipes de chercheurs pour étudier l'impact de l'émission en Amérique latine. *Sesame Street* a aujourd'hui une version palestinienne. Gary Knell, le P-DG du programme, expliquait récemment à l'Unesco la philosophie de cet atelier planétaire : « *Sesame Street* a été créé aux États-Unis à la fin des années 1960, époque où le pays traversait une période très difficile. Une guerre controversée se déroulait, des tensions raciales troublaient les quartiers sensibles et de nombreux enfants vivaient dans la pauvreté. Le but de *Sesame Street* était de mettre les techniques de la télévision, le média le plus populaire à l'époque, au service de la préparation des enfants à l'école et de l'amélioration de leurs chances de succès. Les fondateurs de l'Atelier Sesame ont eu une approche excellente : ils ont couvert tout ce que l'on appelle « le programme complet de l'enfant » qui comprend non seulement le développement cognitif, mais aussi des approches sociales et émotionnelles. » *Sesame Street* est également décliné de manière politiquement correcte en Israël : le programme met l'accent sur la diversité (avec Mahboub, une marionnette arabo-israélienne) et évoque les questions d'immigration, en provenance d'Éthiopie ou de Russie.

Ce n'est rien de le dire, mais l'idéologie de l'Empire n'a pas toujours pris les mêmes gants. Rappelons que pour déstabiliser le régime scrupuleusement légal de Salvador Allende au Chili, les propriétaires des moyens de communication de masse de tout le continent américain se liguerent pour produire et répandre l'image d'un pays en proie au chaos et à la folie. Grâce à la Société Interaméricaine de Presse, rassemblant plus de 800 propriétaires de journaux américains, ils défendirent une conception de la liberté qui devait déboucher sur le coup d'État de Pinochet. Au sein de cette agence continentale, on trouvait en bonne place des propriétaires de United Press International. La lutte contre le gouvernement d'Allende permit aux agences de renseignement étatsuniennes d'inaugurer de nouvelles méthodes d'espionnage. En 1973, l'armée américaine construisit à Porto Rico un complexe secret de communications permettant d'intercepter les informations en provenance du Chili. Tous les programmes de la radio et de la télévision chiliennes où apparaissaient des dirigeants politiques de gauche étaient captés et soumis à l'analyse par ordinateurs par des spécialistes en matière de guerre psychologique.

En matière de presse, le modèle étatsunien a exercé sa fascination jusque dans un pays comme la France, qui pourtant possédait en ce domaine des traditions vieilles de plusieurs siècles. Il ne fut point nécessaire de prendre des participations financières. De solides alliés dans la place (dont d'anciens militants de gauche s'étant ralliés à Washington par anti-soviétisme) aidèrent à la pénétration du modèle. Les années soixante virent la naissance des deux premiers « news magazines » français, *L'Express* et *Le Nouvel Observateur*, le premier revendiquant explicitement la filiation américaine. La relance de l'hebdomadaire fondé par Jean-Jacques Servan Schreiber (« JJSS », comme FDR, JFK, LBJ), et dirigé par Françoise Giroud, avait été préparée par une enquête de plusieurs mois aux États-Unis. Dans l'esprit des renovateurs, la politique (et donc le politique) devaient se soumettre aux lois du marché. Finis les analyses, les articles de fond : il convenait désormais, pour ne pas ennuyer, de dramatiser le monde, de faire de chaque article un film documentaire, d'accompagner l'événement, mieux de le créer. Par la suite, *Le Point* (après avoir – par parenthèse – subtilisé son titre à une publication belge de gauche) s'inspira de *Newsweek*, tandis que *L'Expansion*, fondé par Jean-Louis Servan-Schreiber (« JLSS », un cousin de « JJSS ») marcha sur les traces de *Fortune*. Dans le secteur des sciences humaines, il fallait être aveugle pour ne pas voir que *Psychologie* était l'épigone de *Psychology Today*. Dans la publicité, *Stratégies* reprenait les meilleures idées d'*Advertising Age* tandis que dans le porno doux, Daniel Filipacchi lançait *Lui* sur le modèle de *Playboy*. Par ailleurs, une édition française du *Reader's Digest* existe depuis 1947 (une version indienne se vend à 600000 exemplaires). Enfin, 250.000 décideurs, dont 25000 français lisent quotidiennement *l'International Herald Tribune*, qui a son siège à Paris. Ce quotidien est imprimé dans 35 villes et lu dans 180 pays. Les deux tiers des lecteurs ne sont pas étatsuniens. C'est ce journal (et non

L'Humanité ou *France-Observateur*) que Jean Seberg distribuait sur les Champs-Élysées dans *À Bout de souffle* de Godard.

Quelques petits exemples divertissants pour nous désaliéner.

En français, le mot agenda désigne, depuis le XVI^e siècle, un carnet contenant une page pour chaque jour. Ayant repris le sens latin de ce mot (choses à faire), l'anglais donne à *agenda* le sens d'ordre du jour. Quel sens est favorisé par les politiques et les gens des médias ?

Cela faisait quelques années que je l'attendais et c'est arrivé : le mot patrouille, utilisé par la DDE, dans le sens et à la manière du mot anglais *patrol*. En anglais, le terme a un sens militaire, mais aussi civil. Ce qui n'est pas le cas en français. Ce qui est amusant, si je puis dire, c'est qu'autrefois, patrouiller, c'était patauger. J'ai furieusement l'impression qu'aujourd'hui, sous Sarkozy, la DDE patauge.

L'exclamation « Bingo ! », en français, me hérissé le poil. Il n'y a pas si longtemps, on disait : « Gagné ! », « Euréka ! » si on avait des lettres. Ce mot vient tout simplement du jeu de loto. Outre-Manche, quand on a placé plusieurs pions là où il faut, on crie « Bingo ! ». Ça contribue à l'ambiance dans les pubs.

Un courant alternatif, en français, c'est le contraire d'un courant continu, parce qu'il change de sens. Le célèbre groupe de rock australien AC/DC avait choisi ce nom pour bien signifier que ses membres étaient à voile et à vapeur (Alternating Current/Direct Current). En bon français, depuis le XVII^e siècle, une alternative est une situation où il y a deux solutions possibles, comme pour le courant électrique : un sens, puis l'autre. On pourra parler d'une alternative d'excitation et d'abattement. En anglais, *alternative* signifie autre, différent, de rechange. Une seule solution, donc. *Alternative medicine* = médecine parallèle. *Alternative education* = une éducation basée sur des méthodes nouvelles. *Alternative* n'a pas du tout le vrai sens d'alternative. Si un Anglais veut utiliser le concept d'alternative (cet après-midi, on a eu le choix entre pluie et grêle), il dispose du mot *alternation*, qui signifie également alternance, ce mot présupposant une succession d'au moins deux éléments. Si bien que, quand on dit qu'Attac est un mouvement alternatif, on parle anglais. Y compris quand on parle des « activistes » (et non des militants) d'Attac. En anglais, *activist* n'est pas péjoratif, alors qu'il l'est en français. Il vient d'activisme qui, dans son acception politique, date de 1916, et était appliqué aux Flamingants, partisans de la langue flamande, soutenus par l'occupant allemand. Durant la Guerre d'Algérie, on verra l'expression « les activistes de l'OAS ». C'est pourquoi activiste connote normalement, dans notre langue, violence et extrémisme de droite.

Terminons par du plus léger. Dans des dialogues de feuilletons anglais ou étatsuniens, on entend désormais, lorsque le ton monte entre deux protagonistes et que l'un des deux veut clore le débat : « Fin de l'histoire ». Il s'agit évidemment du calque de *End of the story*. En français normal, on aurait le choix entre : un point c'est tout, ça suffit, on arrête là, tu te tais (etc.) À noter qu'en matière de fin, « point barre » (*dot slash*) a remplacé « point final », alors que quand on écrit du texte, on n'utilise jamais « ./ ». En anglais, *slash* a plusieurs sens (ex : *to go for a slash* = aller pisser), mais, pour ce qui nous concerne ici, c'est tout simplement une barre oblique.

Désormais, dans l'université, LRU oblige, les chercheurs sont censés afficher un fort facteur d'impact (*impact factor*). On ne leur demande pas d'être bon (surtout pas bon enseignant, ce dont tout le monde se contrefiche), on exige que leur signature, seule ou en collaboration, traîne partout sur le *net*, en particulier dans les revues étatsuniennes. Une seule solution (adoptée par des jeunes universitaires qui n'ont pas forcément les dents longues mais qui ne veulent pas crever) : on forme un groupe de 10 ou 15 et l'on écrit deux ou trois articles en se citant les uns les autres. C'est mathématique : en deux temps, trois mouvements, les moteurs de recherche vous recrachent une centaine de fois votre nom. Vous avez réglé votre problème

d'impact. Tout exemple de novlangue recèle, outre un rapport de forces, une petite saloperie, une bassesse, une compromission. Pour les chanteurs, *l'impact factor* se mesure non plus au nombre de concerts qu'ils donnent par an mais au nombre de dates (*dates*). « Allez sur mon site, et vous saurez tout sur mes dates. »

Pour tourner, les chanteurs prennent le train. Plus ils roulent, mieux il en va de la « profitabilité » (*profitability*) de la SNCF. Dans le français de ma grand-mère, le mot « profitabilité » n'existait pas. Ce qui est profitable, est avantageux ou salutaire (cette leçon lui a été profitable). Le contraire est dommageable ou néfaste. L'anglais *profitable* signifie rentable, fructueux.

L'aliénation linguistique (15)

Depuis 1946 et l'accord Blum-Byrnes, les cinémas français et étatsuniens entretiennent des relations étroites. De grands succès commerciaux ont été financés par des capitaux de l'Empire. Mais il y a plus sérieux : une bonne partie de la distribution des films est entre les mains de compagnies étatsuniennes. Et l'on sait bien que, dans le cinéma d'aujourd'hui, le rôle des distributeurs est plus important que jamais. Pour garantir le succès commercial d'un film, ils peuvent imposer des coupures dans le scénario, obliger des acteurs français à jouer – plus ou moins bien – en anglais. Sans même parler de censure, la tendance est à l'internationalisation (c'est-à-dire l'étatsunisation) des produits. Comme dans l'édition, on vise à gommer les particularismes pour viser un large public.

En 1975, les États-Unis ne produisaient que 5% des films réalisés dans le monde, mais ils percevaient 50% de toutes les recettes cinématographiques. Si les étatsuniens étaient, et demeurent, plus « performants » que les autres c'est qu'ils avaient choisi d'intégrer dans leurs films des critères culturels précis en tenant compte de multiples données d'ordre psycho-sociologique afin de déterminer à l'avance, le plus scientifiquement possible, le degré d'acceptation de leurs produits sur le marché international. Les Spielberg et autre Lucas ne conçoivent pas uniquement selon leur inspiration (qui est grande, cela dit) : ils ciblent. Ce type d'œuvre exige plus que jamais la soumission des vrais créateurs aux gestionnaires.

Une autre raison du succès du cinéma hollywoodien est qu'il a conformé son esthétique à celle des écrans (pardon, *spots*) publicitaires de la télévision. Les films d'aujourd'hui s'inspirent de l'efficacité visuelle et narrative de ceux-là. Au point qu'un Jean-Luc Godard, ancien thuriféraire du maoïsme, a pu déclarer (affirmation qui ne mangeait pas de pain) que, si Eisenstein revenait, il filmerait pour les Bas Dim ! À y regarder d'un peu près, le mélange des genres entre cinéma et publicité est fascinant. En effet, la plupart des *spots* se posent comme des mini-fictions (les meilleurs d'entre eux sont d'ailleurs réalisés par de grands noms de la profession en chômage technique provisoire ou devant s'acquitter d'impôts plus lourds que prévus). Ils fonctionnent selon les lois du récit linéaire traditionnel et, au niveau de l'idéologie, imposent la plupart du temps les valeurs de l'individualisme, du succès, de la compétition nécessaire. Par leur vigueur, les *spots* dans leur narration imprègnent tous les récits télévisés, les feuilletons (ou séries) en particulier, qui sont conçus en fonction des coupures imposées par les annonceurs publicitaires. Et le rythme même des films obéit au rythme de ces écrans. Avant chaque *spot*, le film doit produire un effet de suspense, l'action doit s'accélérer.

L'un des premiers, le sociologue canadien Marshall McLuhan avait analysé (dans *Medium et message* publié dans les années soixante où il théorisait que « Le medium est le message , le message est le massage. Le Medium est en lui même le message ») la spécificité de la mise en scène du monde par les créateurs nord-américains et l'influence du cinéma sur la vie : « Quand vint le cinéma, la totalité du mode de vie américain devint à l'écran une interminable annonce. Tout ce que les acteurs et les actrices portaient, mangeaient ou utilisaient devenait une annonce comme on aurait jamais espéré en inventer. »

Dès 1940, le soldat « US » fut le premier à pouvoir se voir, réellement et fictivement, faire la guerre. En permission, il allait voir des films qui racontaient des histoires de soldats « US » en permission, dansant sur la musique de Glenn Miller, tout en mâchonnant du chewing-gum ou en sirotant du Coca Cola. Ces dernières années, les grandes chaînes de télévision d'outre-Atlantique ont mis en scène les dernières guerres, avec deux minutes consacrées aux prévisions météorologiques : ciel nuageux, bombardement (frappes chirurgicales) pas

heureux. Sous Carter, la chaîne de télévision ABC avait programmé, durant les deux premiers mois de la prise d'otages américains à Téhéran, chaque soir à 23 heures, un magazine d'actualités consacré exclusivement à cette fort gênante péripétie. Le générique annonçait : « Crise iranienne : les otages américains ». Ce titre, commun à toute la série, était suivi du numéro de l'épisode : « 34ème jour ». À la fin de l'émission, un carton promettait : « Demain, 35ème jour », comme s'il s'était agi d'un quelconque feuilleton à suspense. On imagine qu'ABC mit fin au feuilleton pour les raisons suivantes : après deux mois, les otages n'étaient toujours pas libérés, il y avait risque de lassitude chez les spectateurs, donc chez les annonceurs ; on ne pouvait éternellement mélanger les genres, même si la culture de masse repose sur cette pratique. Et puis, les réalisateurs durent admettre que la médiatisation d'un événement n'était pas forcément l'événement lui-même, d'autant qu'un des protagonistes (les Iraniens) n'avait ni l'intention d'entrer dans le schéma de pensée « US » ni de gérer la crise comme les réalisateurs d'ABC.

Je m'aiderai cette fois-ci du *Colpron*, un dictionnaire d'anglicismes publié au Québec en 1994. Nous approchons de la fin de cette rubrique et il convient de mettre les choses au clair.

Les auteurs classent les anglicismes en six catégories :

- Les anglicismes sémantiques : lorsque l'on donne à un mot français son acception anglaise ou lorsqu'on traduit littéralement un idiotisme anglais (contrairement à ce qu'il semble impliquer, l'idiotisme, c'est le génie de la langue). On parlera d'une conférence de presse (*press conference*) et non d'une réunion, d'un vol domestique (*domestic*) et non d'un vol intérieur. Dans le doublage de 40000 feuilletons, on entendra « Je suis désolé » (*I am sorry*) au lieu de « Excuse-moi », « Je te demande pardon », tandis que, dans les tribunaux de première instance, on apostrophera le président par un « Votre honneur ».

- Les anglicismes lexicaux. Nous ne sommes pas dans l'aliénation linguistique puisqu'il y a véritable emprunt : *flashback*, mais aussi *saké*, *pesto*, *datcha* etc. On ne mourrait pas de honte si on disait « retour en arrière » et non *flashback*.

- Les anglicismes syntaxiques. L'aliénation est présente car il y a calque : être en charge de (*to be in charge of*) au lieu d'être responsable de. En français normal, seules les batteries devraient être en charge.

- Les anglicismes morphologiques. Dans ce cas, l'aliénation est à l'œuvre, quoique modérément, parce qu'il y a erreur : les actifs d'une société (*the assets*) au lieu de l'actif (l'actif par opposition au passif).

- Les anglicismes phonétiques. On parlera d'un *cent* d'euros, prononcé /sent/ et non à la française.

- Les anglicismes graphiques. De plus en plus nombreux et de plus en plus aliénants. Il s'agit d'un emploi graphique de l'usage anglo-saxon. Le plus répandu aujourd'hui est le point à la place de la virgule (10.3 au lieu de 10,3). Plus récent, le dièse (# 4) à la place de n° 4.

Il y eut, dans le passé, de belles résistances, des francisations réussies de vocables anglais. Contrairement à l'anglicisation de mots français exotiques comme *Cape Town* en lieu et place de « Le Cap », *Mexico City* pour Mexico, les *Quatari* au lieu de Qatarais, *Raisa Gorbatchev* pour Raïssa Gorbatchev (en russe, *Gorbatcheva*), *Usama bin Laden* pour Oussama Ben Laden, *Al Qaeda* pour Al Qaïda, *Demetri* pour Dimitri. La redingote fut empruntée à *riding-coat*, et paquebot vient de *packet-boat*. Notre bol familial, même quand on n'en a pas, vient du *bowl* anglais, tout comme nos névroses (*neurosis*, emprunté par Pinel à un médecin écossais). Dans le cinéma, on s'en tient encore au mixage (de l'anglais *mixing*), et j'ai récemment rencontré un dragqueenesque. Pourquoi pas ? Tout cela est passionnant, pardon,

excitant (*exciting*). Et cela mérite bien un bon café dans un godet (pardon : *mug*). Un café que l'on aura *testé, sous contrôle*, en écoutant les nouvelles en provenance d'Izraël.

L'aliénation linguistique (16)

Je reviens pour conclure sur le mélange des genres, en ce que ce phénomène sous-tend toute la culture de masse.

On remarquera, par exemple, que le film publicitaire est, d'une certaine manière, un genre très discret. Dans les salles de cinéma, il n'est pas annoncé, pas plus que dans les magazines de programmes télévisuels. De même qu'elle ne sert pas à faire acheter tel ou tel produit, mais à transformer l'individu en consommateur et à déterminer la relation de ce dernier par rapport au monde de la consommation, la publicité vise davantage à faire croire qu'elle fait partie intégrante de la télé (ou des « news magazines ») qu'à être perçue comme un moment télévisuel. Dans *Medium et message*, Mc Luhan notait que des films comme *A Hard Day's Night* ou *What's New Pussy Cat ?* n'auraient jamais eu autant de succès (malgré les Beatles dans le cas du premier) si le public n'avait pas été préparé, par la publicité télévisuelle, aux changements de plan rapides, aux commentaires elliptiques, à l'absence de récit continu, aux coupures subites.

La standardisation du cinéma (réduction du langage, uniformisation des structures etc...) a commencé vers le milieu des années cinquante lorsqu'une génération de cinéastes anglo-saxons, venus de la télévision, a imposé sur le grand écran la simplicité stylistique des feuilletons ou des émissions de variétés de la télévision. On mentionnera Sidney Lumet (*Douze hommes en colère*), venant de CBS, Robert Mulligan (*Du silence et des ombres – To Kill a Mocking Bird*), venant de NBC, John Frankenheimer (*Le Train, L'homme de Kiev*), venant de CBS. La génération suivante se formera également dans les studios de télévision (Robert Altman, Alan J. Pakula, John Boorman, Sidney Pollac, Francis F. Coppola, Steven Spielberg etc...). Au point que Richard Brooks (*À la recherche de Mr Goodbar*) constatait en 1980 : « La télévision a tellement conditionné les esprits que les gens vont maintenant au cinéma pour voir la même chose que chez eux, sinon ils sont désorientés. » La confusion est si complète que, lorsque la 20th Century Fox veut produire une super production de thème spatial, elle s'adresse au plus célèbre cinéaste publicitaire britannique, Ridley Scott, réalisateur de plus de 3.000 « spots » qui, effectivement, mettra en scène *Alien* et remportera un succès mondial. Inversement, lorsqu'en 1977 les professionnels de Hollywood veulent décerner l'oscar au meilleur film étranger, ils accordent leurs faveurs à *Noirs et Blancs en couleurs (La victoire en chantant)*, de Jean-Jacques Annaud, l'un des plus talentueux cinéastes publicitaires français.

En France, l'État lui-même mélange les genres puisque par l'intermédiaire du Service d'Information du Gouvernement (SIG), créé en 1976 et fort de 120 fonctionnaires, il propose des films publicitaires vantant les réalisations de l'État (« Un verre ça va, trois verres bonjour les dégâts », « Bougez avec la Poste »). On entre de ce fait dans la « société du fantasme » car on voit quelque chose qui devrait être réalisé (la lutte contre l'inflation, les économies d'énergie, l'intégration des immigrés) et on croit que c'est fait par ce qu'on l'a vu. On ne cherche plus à agir sur le réel mais à produire des images. En permanence, on flotte entre propagande, technicité administrative et engagement politique. L'actuel directeur du SIG est Thierry Saussez, homme de droite, publicitaire, « doreur d'images », ce que les Britanniques appellent un *spin doctor*.

Même en son absence, la publicité a réussi à modifier la nature des récits télévisés. Il s'est imposé peu à peu une espèce de film international impersonnel, modelé par les films publicitaires étatsuniens. Les Japonais ont poussé cette logique jusqu'au bout : leurs dessins animés, par exemple, sont infiniment moins animés que ceux de Walt Disney, ce qui entraîne

une économie de temps et d'argent. Ils ont compris que les enfants d'aujourd'hui ne sont nullement fascinés par des formes élaborées, fortement connotantes, mais par l'action et ses moteurs internes (rythmes, rebondissements etc...).

Pour ce qui est de la dépendance culturelle, on observe que si les séries américaines parviennent jusqu'aux téléviseurs européens, c'est parce qu'elles ont d'abord été plébiscitées par l'auditoire étatsuniens et donc parce que, d'une manière ou d'une autre, elles répondaient à des critères socio-culturels étatsuniens. Certains pays subissent, avec ces séries, une double colonisation culturelle. Les pays francophones d'Afrique, par exemple, ne diffusent de ces films que les épisodes choisis par les télévisions françaises et doublés en langue française à Paris en fonction de critères déterminés par les téléspectateurs français. L'expression « média de masse » dit bien ce qu'elle veut dire. Des feuilletons comme *Dallas* ou *Colombo* ont eu une diffusion plus importante que la Bible ou le Coran. *Kojak* a été vu dans plus de 120 pays.

Ces séries contiennent des messages frôlant l'effet subliminal. Toutes les grandes firmes productrices de séries (Universal, Paramount, Fox) ont été absorbées par des conglomérats multinationaux. Ceux-ci ont la faculté de dissimuler des incitations discrètes à la consommation de leurs innombrables produits. *Mannix*, réalisé par Paramount, pouvait vanter subrepticement les produits du groupe Gulf and Western : hôtels, automobiles, produits électroniques, agences de voyage etc... C'est, plus généralement, toute une conception de la vie, de l'ordre social que suggèrent plus ou moins vigoureusement les feuilletons policiers. *Kojak*, policier d'origine grecque, amateur de sucettes et de cigares, était le champion de l'ordre au service du *melting pot* (ou l'inverse). *Les Rues de San Francisco* révélaient les contradictions de la société (on évolue dans une Californie peu reluisante) mais se gardaient bien de suggérer qu'elles devaient éclater. Les héros des *Mystères de l'Ouest* étaient les représentants de la prééminence de l'État sur les minorités religieuses ou ethniques et sur les extrémismes politiques. En s'identifiant à Colombo, le spectateur de base pouvait sourire de certains travers des puissants sans remettre en cause l'ordre des choses. *L'Homme de Vienne* justifiait les interventions de la CIA de par le monde en les banalisant. Nous étions loin du chic Jamesbondien : le feuilleton baignait plutôt en eau trouble, dans l'ambiguïté. Dans la ville très problématique de Vienne (voir *Le troisième homme*), le héros combattait des espions soviétiques mais aussi des malfrats de toutes nationalités. Avec *Mission impossible*, nous étions en présence d'un report très habile sur la machine policière de l'admiration suscitée dans le grand public par les expériences de la NASA dans les années soixante. L'équipe de cette série agissait dans des pays fictifs, mais clairement situés en Amérique latine et en Europe de l'Est. Ses missions étaient le plus souvent très violentes : coup d'États, contre-révolutions, désinformation etc. Il s'agissait toujours – dans un contexte de guerre froide, les premiers épisodes datant de 1966 – de défendre par tous les moyens les intérêts des États-Unis.

Le conflit du Vietnam vit s'opérer un changement radical dans le cinéma de guerre étatsunien. À l'exception des *Bérets verts* avec John Wayne (où il s'agissait, d'une part, de refaire Dien Bien Phu, mais, cette fois-ci, en gagnant et, d'autre part, de justifier pleinement l'engagement militaire du pays au Vietnam), il n'y eut quasiment pas de films ouvertement en faveur de l'action de l'armée. Au contraire, c'est dans la période de la plus grande intensité militaire (1968-72) qu'Hollywood produisit le plus grand nombre de films anti-bellistes. Bien que *Little Big Man* d'Arthur Penn ait eu pour référent premier les guerres indiennes, l'allusion au massacre de My Lai était claire (mitrillage d'enfants de cinq ans, 500 morts, uniquement des civils). *M.A.S.H.*, de Robert Altman, une des œuvres les plus efficaces et populaires de l'époque, évoquait, sur un mode grinçant, les morts absurdes d'une guerre

inutile. À elle seule, la chanson du film (*Suicide is Painless*, Le suicide, même pas mal) valait le déplacement.

À la fin des années soixante-dix, il y eut un nouveau revirement. *Deer Hunter* (*Voyage au bout de l'enfer*), de Michael Cimino, montrait la guerre comme une sorte de fatalité. Il s'intéressait aux conséquences psychologiques de la guerre sur les soldats. Il mettait en scène, ce qui était rarissime dans le cinéma hollywoodien, des hommes et des femmes appartenant à la classe ouvrière. Mais les survivants entonnaient *Glod Bless America* à la toute fin du film. Quant à *Apocalypse Now* de Francis Ford Coppola, il présentait la violence comme forme ultime de décadence. Ce film était porteur d'ambiguïté : voir *Apocalypse Now* revenait, selon les mots même du réalisateur, à faire la guerre par procuration grâce à une expérience sensorielle très élaborée (la bande son du film était prodigieusement travaillée). Seulement, cette guerre par procuration était faite du côté de l'Empire, la caméra ne suivant que les commandos étatsuniens. Et la musique « classique » (Wagner) accompagnant certaines attaques renvoyait évidemment à la sensibilité occidentale. Le plus incroyable, peut-être, est que ce film ne montrait que des faits d'armes victorieux alors que les États-Unis avaient subi au Vietnam leur première défaite militaire sérieuse. *Rambo* était tiré d'un roman beaucoup plus violent (*First Blood*), où les autorités militaires et politiques, dans le cadre de « leur » guerre, avaient fait verser le « premier sang ». Ce film intéressant et très ambigu, parce que la défaite et la perte de la société étatsunienne n'étaient pas niées, serait suivi par trois *Rambo* ouvertement reaganien.

Pour terminer, un bref tour du monde de l'aliénation linguistique.

Hong Kong et le nouveau capitalisme aidant, le chinois incorpore tout naturellement de nombreux mots presque anglais, comme *bashi*, pour *bus*, qui se substitue à un terme réellement chinois. Il existe également une forte tendance chez les Chinois à remplacer l'ordre des mots dans leur langue par l'ordre des mots anglais.

Dans tous les domaines, l'espagnol emprunte à l'anglais, en dérivant, parfois avec bonheur. Comme en français, *boycott* a donné *boicot* et le verbe *boicotear*. *Leader* a donné *lider* et le substantif *liderazgo* (direction, *leadership*). *Posición* a engendré *posicionamiento* en calquant l'anglais *positioning*. Comme en français, *oportunidad* remplace *ocasión* par contamination de l'anglais *opportunity*.

Peut-être parce qu'il souhaite devenir une langue indo-européenne, le finnois s'y est mis également. *Svappi* vient directement de *swap* (échange, troc). Les Finlandais tendent également à adopter la graphie anglaise : ils écrivent *chattailla* (emprunté à *chat*, tchatcher) au lieu de *sättäillä*.

Les Italiens ne sont pas en reste. Dans les doublages de films étatsuniens, *salve* (après tout, le « salut » des Romains) remplacent *buongiorno*, trop long comme équivalent de *hello*. Alors que, dans le domaine de l'informatique, le français a pu sauver quelques meubles (informatique, disque dur, logiciel, souris), les Italiens jargonent en anglais (*computer*, *hard disk*, *mouse*).

Quand on invente, on assure. Le mot « informatique » fut forgé par un scientifique français au début des années soixante. Quand à *vuvuzela*...

Merci au Grand Soir de m'avoir accompagné dans ce parcours langagier.